1

à 30 ans
ou une
femme raisonnable.

746.

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

ACTE III, SCÈNE VI.

746.
3375 B

A TRENTE ANS,

OU

UNE FEMME RAISONNABLE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES, MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR M. ROSIER,

MUSIQUE DE M. DOCHE, DÉCORS DE M. CONTENT,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 25 JANVIER 1838.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
BÉLANCOUR, 60 ans.	M. FONTENAY.	UN GARÇON.	M. BALLARD.
PAUL, son neveu, 22 ans.	M. E. TAIGNY.	Mme DE VERLIEU, 33 ans *. . .	Mme ALBERT.
MORAN, 25 ans.	M. PHILIPPE.	Mme MORAN, 38 ans.	Mme GUILLEMIN.
PERLANGE, 50 ans.	M. BARDOU.	CONSTANCE, 18 ans.	Mme FLEURY.
FÉLIX.	M. LUDOVIC.	DOMESTIQUES, GARÇONS D'HOTEL, FEMMES DE CHAMBRE.	

S'adresser, pour la musique, à M. DOCHE, chef d'orchestre du théâtre du Vaudeville.

* *Note pour les Directeurs de province.* — Le rôle de Mme de Verlieu n'appartenant pas à un emploi bien marqué, il est essentiel qu'il soit donné à une actrice d'un talent multiple; qui ait de la finesse, de la grâce, de la souplesse et de la vigueur. C'est un rôle de comédie qui touche quelquefois au drame, sans y entrer. La grande comédienne qui l'a joué n'a pas d'emploi déterminé au théâtre; car elle excelle dans les trois principales divisions dramatiques : la comédie légère, la haute comédie et le drame. C'est la triple Hécate de la Fable, qui régnait tout à la fois dans les enfers, sur la terre et dans le ciel.

L'AUTEUR.

ACTE PREMIER.

Un jardin. Pavillon à perron, à droite. Siéges à gauche; bouquets d'arbres au fond. Deux vases de marbre, à droite et à gauche du perron. Ces vases sont garnis de fleurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAUL, *puis* FÉLIX.

PAUL *est assis sur une chaise de jardin et rêve en regardant la suscription d'une lettre cachetée; il se lève et dit :*

Oh! oui, décidément j'aime mieux lui écrire,

NOTA. Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre : le premier inscrit tient toujours, en scène, la gauche du spectateur, et ainsi de suite. Les changemens de position, dans le courant des scènes, sont indiqués par des notes au bas des pages.

de vive voix je n'oserais pas; et puis, voudrait-elle m'entendre? Tandis qu'une lettre, elle la lira. (*A Félix qui passe de gauche à droite.*) Ah! Félix, voici une lettre qu'on vient d'apporter pour Mme de Verlieu.

FÉLIX.

Mais il y a quinze jours qu'elle a quitté le château!

PAUL.

La personne qui lui écrit pense sans doute qu'elle y est encore : Mme de Verlieu devait revenir ici dans quinze jours; elle peut arriver d'un moment à l'autre, et moi, me trouver absent; tu la lui remettras aussitôt que...

FÉLIX.

Oui, monsieur. Ah! ah! de la compagnie qui vous arrive.

Il sort par la droite.

PAUL, *regardant à gauche.*

Allons, voici encore des voisins, des amis, des ennuyeux. Moi qui aime tant à être seul depuis qu'elle est partie!

SCÈNE II.

M. *et* Mme MORAN, *se donnant le bras*, PAUL, PERLANGE.

MORAN.

Eh bien! mon cher Paul, le mieux se soutient à ce qu'il paraît?

PAUL.

Mais oui, chaque jour je sens revenir mes forces.

PERLANGE.

Il faut te bien ménager, te bien soigner; on se doit cela. Dans un temps où le suicide est à la mode, il est bon qu'il y ait des gens de cœur qui donnent l'exemple d'un amour vrai de la vie; il est beau, il est moral, il est religieux de veiller sur sa santé. Un voyage ne te ferait pas de mal. Viens avec moi à Paris; je pars ce soir : on m'a conseillé l'exercice. Je vais consulter un médecin célèbre : les médecins de Châlons n'y entendent rien.

Mme MORAN.

Est-ce que vous êtes malade?

PERLANGE.

Au contraire; mais il y a trop long-temps que je me porte bien, pour n'être pas à la veille... et je veux prendre des précautions.

MORAN, *à Paul.*

Sais-tu que tu as été bien bas?

PERLANGE.

N'est-ce pas que tu t'es bien trouvé d'avoir suivi mes conseils sur une foule de petites choses qui ont bien leur importance; sur la manière de se tenir dans le lit, sur le degré de lumière qui doit éclairer la chambre d'un malade, sur les cas où l'on doit, de préférence, respirer par le nez?

MORAN, *souriant.*

Allons, allons, monsieur Perlange, ne nous en faisons point accroire : ce n'est pas nous qui avons sauvé Paul.

PERLANGE.

Mais je le sais bien, mon ami; Paul n'a été sauvé ni par nous ni par son médecin, mais par une femme charmante.

MORAN.

Adorable!

Mme MORAN, *pinçant son mari.*

Allons, dois-tu remarquer?...

MORAN, *poussant un cri et quittant le bras de sa femme.*

Ah!

PAUL.

Qu'as-tu donc?

MORAN.

C'est ma femme qui, comme d'habitude, ne veut pas que je trouve charmantes les femmes qui le sont... pas même celles qui ne le sont pas.

PERLANGE.

Quoi! madame Moran, vous n'avez pas été émerveillée du dévouement de Mme de Verlieu au chevet de ce pauvre Paul? Ah! c'est-à-dire que chez moi c'est de l'admiration, de l'enthousiasme! Est-elle jolie? A-t-elle de l'esprit? je n'en sais rien, je ne l'ai pas remarqué; mais Mme de Verlieu a réalisé pour moi la femme type, la femme idéale dont la destination, en ce monde, est de soigner les malades.

Mme MORAN.

Tout ce qu'a fait Mme de Verlieu, je l'ai bien compris. Demandez à mon mari, quand il est...

MORAN.

C'est vrai; c'est une justice à rendre à ma femme. Quand je suis malade elle est charmante, parce qu'elle n'est plus jalouse. A mesure que le mal empire, je vois briller dans ses yeux une sécurité, une satisfaction... Elle est heureuse!

AIR *des Mousquetaires.*

Mais enfin, quand je la regarde,
Si je vois son œil irrité,
Et si sa voix devient criarde,
Alors j'espère la santé!
Et lorsqu'elle est insupportable,
Quand je ne peux plus y tenir,
C'est une preuve incontestable
Que je m'en vais bientôt guérir.

Mme MORAN.

Ingrat!

PERLANGE

Et observez, je vous prie, que Mme de Verlieu a d'autant plus de mérite dans cette circonstance, que Paul était presque un étranger pour elle, un petit cousin qu'elle voyait, je crois, pour la première fois.

PAUL.

Oui, il est vrai. Oh! sans l'arrivée de cet...

MORAN *et* PERLANGE.

Ange!

Mme MORAN.

Moran!

PAUL, *continuant.*

Je crois que je serais mort, car j'étais seul au

château ! mon oncle et ma cousine Constance étaient partis la veille.

MORAN.

C'est la Providence qui envoya ici Mme de Verlieu !

Mme MORAN.

On dirait que tu remercies la Providence?

MORAN.

Vas-tu être jalouse de la Providence, à présent?

PAUL, *un peu agité.*

Ils arriveront bientôt, je l'espère.

MORAN, *regardant à droite.*

Les voici, je crois. Oui, j'aperçois Mlle Constance.

PAUL, *à part.*

Déjà!

Mme MORAN.

C'est toujours la femme qu'il aperçoit la première.

MORAN.

Lorsqu'une femme est seule!

PERLANGE.

L'oncle est avec sa nièce.

MORAN.

Oui, mais derrière.

Mme MORAN.

A côté, à côté, très-visible!

MORAN.

Ah bah! tu es intolér... (*appuyant*) intolérante!

SCÈNE III.

MORAN, Mme MORAN, CONSTANCE, PAUL, BÉLANCOUR, PERLANGE, UN DOMESTIQUE, FÉLIX, *au fond.*

Mme Moran embrasse Constance, et repousse son mari, qui veut en faire autant.

TOUS.

ENSEMBLE.

AIR : *Me voilà.*

Nous / Les } voici (*bis.*)
De retour du voyage.
Il vous tardait, je gage,
De nous revoir ici.

PAUL, *embarrassé.*

Mon oncle, ma chère Constance...

PERLANGE, *à Bélancour.*

Mon ami, j'ai à te parler; mais plus tard. Nous allons vous laisser aux doux épanchemens de famille.

MORAN.

Oui, oui, retirons-nous.

BÉLANCOUR, *faisant un signe au domestique qui sort à gauche.*

Pourquoi ne déjeunerions-nous pas tous ensemble, hein?

MORAN.

Volontiers. (*A sa femme.*) N'est-ce pas, mignonne?

CONSTANCE.

Mais voyez donc, mon oncle, comme Paul... Qu'est-ce qu'il a donc?

PERLANGE.

Il ne faut pas lui en vouloir, il a été malade!

CONSTANCE *et* BÉLANCOUR.

Malade!

PAUL.

Bien gravement, mon oncle; c'est le lendemain de votre départ. Le mal me saisit tout d'un coup : j'eus la fièvre et le transport. Tous nos amis étaient dans des transes mortelles; le médecin perdait la tête, lorsqu'une femme vint s'asseoir au chevet de mon lit.

BÉLANCOUR.

Une femme?

PAUL.

Une veuve, une inconnue, une petite cousine, Mme de Verlieu.

BÉLANCOUR.

Ah! oui, oui, elle m'avait écrit qu'elle viendrait me voir dans le courant de la belle saison; je ne la connais pas : je ne l'ai vue qu'une fois; mais alors elle avait dix ou douze ans. Elle doit en avoir aujourd'hui au moins trente.

Mme MORAN, *vivement.*

Trente-six.

MORAN, *vivement.*

Trente-un.

PAUL, *vivement.*

Vingt-huit.

BÉLANCOUR.

Il s'agit entre nous du partage de la terre de Saint-Calliste : c'est l'objet de sa visite; mais si c'est une bonne femme, nous ne plaiderons pas.

PAUL.

Plaider avec elle! ce serait indigne. Consentez à ce qu'elle désirera, mon oncle; point de discussion, point de procès, je plaiderais plutôt contre vous, car je lui dois la vie.

BÉLANCOUR.

Charmante cousine!

PAUL, *exalté.*

Ah! si vous saviez, une femme du monde comme elle, délicate, difficile, sans doute. Eh bien! elle faisait violence à ses habitudes; elle passait les nuits à côté de moi; et quand le délire me laissait un instant de répit, quand j'avais presque repris la conscience de moi-même et le sentiment du mal qui me tourmentait, elle avait des paroles si douces! Enfin, mon oncle, ce que toutes les prescriptions de l'art n'avaient pu obtenir pour me donner un sommeil réparateur, elle, cet ange, elle l'obtenait, et, pour cela, elle n'avait que trois choses à faire en même temps : c'était de prendre ma main pour apprécier la violence du feu qui me brûlait le sang; c'était de me parler et de me regarder. Oh! alors la douleur était vaincue. De sa main, de sa voix, de ses yeux s'échappait un baume salutaire qui portait le calme dans tous mes sens; je m'endormais insensiblement, et si je venais à rêver, ce n'était pas un rêve pénible, c'était un rêve plein de douceur; ce rêve était l'image de la réalité. Il me semblai

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

qu'elle tenait encore ma main, qu'elle me parlait encore, qu'elle me regardait encore!

PERLANGE.

J'aime cette exaltation. Voilà un jeune homme qui apprécie la santé ce qu'elle vaut!

CONSTANCE.

Mais que je la voie, que je la remercie de m'avoir sauvé mon futur mari.

PAUL.

Elle n'est pas ici.

BÉLANCOUR.

Ah!

PAUL.

Elle fut forcée de partir dès qu'elle me vit hors de danger; mais elle me promit de revenir bientôt.

BÉLANCOUR, *à Félix.*

Nous lui donnerons ce joli pavillon tout fraîchement meublé.

PAUL.

C'est singulier, mon oncle! il me semble que le souvenir de Mme de Verlieu est un songe, une apparition; et si les amis qui ont veillé sur ma convalescence me disaient que j'ai rêvé ce que je viens de vous dire, en vérité, je le croirais, tant ces images sont vagues et fugitives dans mon esprit.

BÉLANCOUR.

Quant à ta cousine, regarde, Paul : dirait-on qu'elle vient de faire cent lieues? Il y a pourtant aussi loin de Paris ici que d'ici à Paris. Eh bien! en arrivant dans la capitale, elle était fatiguée, pâle et souffrante; mon ami, explique cette différence comme tu l'entendras.

PAUL.

Il faisait bien chaud quand vous êtes partis, tandis qu'au retour...

CONSTANCE, *piquée.*

Ah! tu penses... Eh bien! monsieur, si vous ne trouvez pas tout seul une explication si facile, ce n'est pas moi qui vous la donnerai. (*Revenant à lui.*) Mais j'ai tort; j'oublie que tu as été malade.

AIR *du Passe-partout.*

Depuis dix ans, dans cette solitude
Vivant tous deux près d'un oncle chéri,
J'ai, par avance, adopté l'habitude
De dire tout à mon futur mari.
Oui, dans Paris j'étais triste et maussade,
Mon cher ami, car j'étais loin de toi;
Mais maintenant je ne suis plus malade...
Ai-je besoin de te dire pourquoi?

BÉLANCOUR.

Ainsi, Paul, hâte-toi de te porter tout-à-fait bien, et dans un mois je te donne ce trésor.

MORAN.

Trésor de beauté, de fraîcheur!

Mme MORAN.

Qu'est-ce que ça te fait?

MORAN.

Eh bien! non, là, mademoiselle n'est pas fraîche; elle est malade. Toutes les femmes sont pâles et languissantes, excepté toi... Es-tu contente?

UN DOMESTIQUE.

Monsieur est servi.

BÉLANCOUR.

Allons, mes amis, allons déjeuner.

AIR : *Viens, ma fille.*

Vous avez, mes enfans, je pense,
A vous rappeler en ce jour
Les regrets que, durant l'absence,
A dû vous causer votre amour.

CONSTANCE, *à Paul.*

A table aussi, je l'imagine,
Près de moi tu seras placé.

PAUL.

Avec plaisir, chère cousine.

A part.

Dieu! que je suis embarrassé!

ENSEMBLE.

Vous avez, etc., etc.

PAUL, *bas à Félix.*

Si Mme de Verlieu arrive, n'oublie pas de lui remettre...

On sort par la gauche.

FÉLIX, *seul, se fouillant.*

Eh! mon Dieu! où l'ai-je donc mise, cette lettre?... Si je l'avais perdue!.. Et voici justement la personne à qui elle est adressée. (*La trouvant.*) Ah! (*Mme de Verlieu paraît par la droite.*) Madame...

SCÈNE IV.

FÉLIX, Mme DE VERLIEU, DEUX FEMMES DE CHAMBRE *avec des cartons.*

Mme DE VERLIEU.

Ah! c'est vous, Félix? bonjour.

FÉLIX, *donnant la lettre.*

Voici une lettre.

Mme DE VERLIEU.

Une lettre?

FÉLIX.

Très-pressée.

Mme DE VERLIEU.

Et comment se porte tout le monde ici?

FÉLIX.

M. Paul est rétabli, et M. Bélancour vient d'arriver avec mademoiselle.

Mme DE VERLIEU.

Ah! mon cousin. (*A part.*) Je le savais.

FÉLIX.

Et voici le pavillon qu'il destine à madame; je vais l'annoncer, on déjeune en ce moment.

Mme DE VERLIEU.

Plus tard, plus tard, ne dérangez personne.

Elle fait signe aux deux femmes d'entrer dans le pavillon.

SCÈNE V.

Mme DE VERLIEU, *seule.*

M. Paul est rétabli!... Je l'espérais, ce bon jeune homme, j'aurai du plaisir à le revoir; il me semble que sa santé est mon ouvrage... C'est singulier! on s'attache d'autant plus aux personnes qu'on leur a fait plus de bien... Et ma lettre... J'oublie. (*Elle ouvre et lit bas. Elle*

sourit.) Une déclaration?... Eh mais oui... Ces sortes de lettres en effet sont ordinairement très-pressées! Ah! je comprends: dès que ce bon cousin fut hors de danger, je feignis d'avoir une affaire indispensable pour ne pas rester seule près de lui, lorsqu'il n'avait plus besoin de moi... Je fis plusieurs visites aux environs, à d'anciennes connaissances... J'aurai sans le vouloir enflammé le cœur de quelque campagnard oisif... Et on ose m'écrire... Il est vrai qu'on ose tant avec une veuve; et on a si peu de remords. Tout est profit. (*Elle lit tout bas.*) Eh mais... Ce n'est pas mal pour un style de campagne. (*Elle rit.*) Oh! oh! la passion! (*Elle lit tout haut.*) « Je vous dois la vie, madame. » (*Elle parle.*) Ils disent tous cela! ils allaient mourir si nous n'eussions paru pour les rattacher à la vie; et ils vont mourir si nous refusons de les aimer. Nous ne les aimons pas, et ils vivent jusqu'à soixante-dix ans avec des santés inaltérables... Oh! les hommes! (*Elle tourne le feuillet et lit tout haut.*) « Je vous » dois la vie, madame, car sans les soins que » vous... » (*Sérieuse, parlé.*) Ah! mon Dieu!... (*Un coup d'œil au bas de la page.*) C'est de lui! du cousin... de Paul... Est-il possible!... Quel embarras!... Encore une maladie dont il faudra le guérir; et pour celle-ci j'avoue que je ne connais pas de remède.

AIR *de l'Apothicaire.*

En prodiguant, soir et matin,
Mes soins à ce pauvre jeune homme,
Je faisais comme un médecin,
Un vrai médecin à diplome.
Car, dans cet art conjectural,
Un médecin, nul ne l'ignore,
Souvent ne vous guérit d'un mal
Que par un mal bien pire encore!

Quel malheur!... Ah! je vais rajuster ma toilette, m'enfermer... Mon cœur parle seul en ce moment; il faut que je le mette en présence de ma raison... Je ne sais qui l'emportera; mais ce que je sais bien, c'est que pour une veuve il est très-dangereux de sauver un jeune homme; mais enfin je ne pouvais pas le laisser mourir. Je l'ai sauvé, C'était mon devoir, et après tout, c'est pour faire le sien que ce bon cousin m'aime... Brave jeune homme!

Elle entre dans le pavillon.

SCENE VI.

PERLANGE, BÉLANCOUR.

Ils viennent du fond à gauche; Bélancour marche vite, et se dirige vers le pavillon; Perlange, lui, va doucement.

PERLANGE.

Mon ami, mon ami. (*Bélancour s'arrête.*) Va donc doucement; tu cours... Tu cours... Après déjeuner, c'est très-nuisible à la santé.

BÉLANCOUR.

Je ne t'avais pas vu.

PERLANGE.

Je crois bien, tu me tournes le dos.

BÉLANCOUR.

Qu'y a-t-il? que me veux-tu?

PERLANGE, *s'asseyant.*

Attends un peu: il est très-dangereux de parler quand on est essoufflé.

BÉLANCOUR.

Eh bien! repose-toi; je vais en attendant... Mais le pavillon est fermé, la cousine n'est pas encore visible, je reviendrai.

Il fait mine de s'en aller.

PERLANGE, *le saisissant par l'habit.*

Où vas-tu donc?... J'ai à te parler; j'ai un service à te demander, avant de partir pour Paris*.

BÉLANCOUR.

Tout à toi, mon cher.

PERLANGE.

D'abord, regarde-moi.

BÉLANCOUR.

Je veux bien.

PERLANGE.

De quoi ai-je l'air?

BÉLANCOUR.

D'un homme qui a toutes les peines du monde à entrer en matière.

PERLANGE.

Et ensuite?

BÉLANCOUR.

Ensuite?... Toujours la même chose.

PERLANGE.

Comment, tu ne trouves pas que j'ai l'air amoureux?

BÉLANCOUR.

Amoureux?... Toi?

PERLANGE.

Je m'en vante!

BÉLANCOUR.

Fanfaron!... Enfin, je ne te demanderai pas de qui, ce serait se moquer... Mais de quoi es-tu amoureux?

PERLANGE.

A cinquante ans est-on déjà si vieux, si momie, comme disent les jeunes gens...

BÉLANCOUR.

Ce n'est pas ce que je veux dire; mais je ne te croyais pas susceptible d'aimer autre chose que le repos et la santé.

PERLANGE.

Et tu ne t'es pas trompé.

BÉLANCOUR.

Eh bien?

PERLANGE.

Ah! mon ami, si tu avais été témoin comme moi des soins que Mme de Verlieu a prodigués à Paul, de sa scrupuleuse exactitude à suivre les ordonnances du médecin et à bien arranger sur l'oreiller la tête du malade, tu aurais été comme moi, tu l'aurais trouvée plus charmante qu'une maîtresse de maison qui fait avec grâce les honneurs d'un dîner.

BÉLANCOUR.

Chacun son goût: moi, j'aime mieux voir une

* Bélancour, Perlange.

jolie femme à table qu'au chevet d'un malade; mais enfin où veux-tu en venir?

PERLANGE.

A te dire que je serais le plus heureux des hommes si j'étais son mari.

BÉLANCOUR.

J'entends : tu veux te marier dans la prévision de tes futures maladies.

PERLANGE.

C'est sous ce point de vue que le mariage est à mes yeux la plus noble des institutions.

BÉLANCOUR.

Eh bien! mon cher, je n'ai rien à te dire, fais ce que tu voudras. Si Mme de Verlieu est assez bonne, assez dupe...

PERLANGE.

Je l'aime, je l'adore; et je viens te prier de lui parler en ma faveur

BÉLANCOUR.

C'est qu'en lui parlant pour toi je crains de parler contre elle.

PERLANGE.

Par exemple! est-ce qu'il n'y aurait pas convenance parfaite dans cette union? Mme de Verlieu a trente-trois ans; moi, je suis encore vert. Elle a trente mille livres de rentes, j'en ai cinquante mille. Elle est aimable, dévouée, moi, je suis bon, tranquille, je ne m'emporte jamais.

BÉLANCOUR.

Non, cela t'échaufferait le sang. Du reste, mon cher ami, je veux bien faire part à Mme de Verlieu de tes intentions, de tes projets... hostiles.

PERLANGE.

Une fois que tu lui auras dit de moi ce que, décemment, je ne pourrais pas lui dire moi-même, quand tu lui auras parlé de mes qualités...

BÉLANCOUR, *souriant.*

Oh! ce sera bientôt fait : je lui dirai que tu n'es pas méchant.

PERLANGE, *impatienté.*

Ah bah! tu plaisantes dans une affaire où il s'agit de la santé... non, je veux dire du bonheur de toute la vie.

BÉLANCOUR.

La voici, je crois. Tiens-toi à l'écart, et quand j'aurai parlé, je te ferai signe; tu te présenteras.

PERLANGE, *allant à gauche, à part.*

Il y a trop de soleil sous ces petits arbres, et, cette année, les fièvres cérébrales...

Il va se cacher à droite.

SCENE VII.

BÉLANCOUR, Mme DE VERLIEU, PERLANGE, *caché.*

BÉLANCOUR, *s'inclinant.*

Madame...

Mme DE VERLIEU.

Monsieur Bélancour, sans doute?

BÉLANCOUR.

Oui, madame, qui vient vous présenter ses hommages, et vous remercier surtout de ce que vous avez fait pour son neveu.

Mme DE VERLIEU.

J'ai fait ce qu'une autre eût fait à ma place.

BÉLANCOUR.

Vous entendez bien, madame, que tout est dit, dès ce moment, touchant notre procès, et que...

PERLANGE, *passant d'un autre côté.*

Là, il fait trop humide, et les fluxions...

Mme DE VERLIEU.

Tout était dit pour moi, monsieur, même avant ma première visite ici : mon intention était de ne pas plaider, de m'en rapporter à vous, de vous laisser examiner, juger, décider, et d'en passer par ce qui vous conviendrait le mieux.

BÉLANCOUR, *à part.*

Paul a raison, elle est charmante! (*Haut.*) Ce sont toujours les frais de gagnés.

Mme DE VERLIEU.

J'y vois mieux que cela; car j'y gagne peut-être l'estime et l'amitié d'un parent que j'étais impatiente de connaître.

BÉLANCOUR.

Ah! chère cousine... (*A part.*) Et c'est Perlange qui veut faire de cette femme une garde-malade! elle n'en voudra pas. (*Haut.*) Chère cousine, d'une conciliation aussi franche, aussi cordiale que la nôtre, la transition à une proposition de mariage est toute naturelle.

Mme DE VERLIEU, *à part.*

Est-ce qu'il voudrait m'épouser, lui?

BÉLANCOUR.

Oui, je suis chargé par une personne à laquelle je m'intéresse vivement de savoir si vous seriez disposée à renoncer aux paisibles douceurs du veuvage.

Mme DE VERLIEU.

C'est selon.

PERLANGE, *à part.*

Ici le détail de mes qualités.

BÉLANCOUR.

C'est un honnête garçon qui trouve qu'on est bienheureux, quand on est malade, d'avoir une femme comme vous.

Mme DE VERLIEU, *à part.*

C'est Paul! (*Haut.*) Mon cher cousin, vos protégés doivent rarement manquer d'obtenir ce que vous demandez pour eux; mais ceci veut un peu de réflexion. Du reste, je verrai, j'y songerai, et si je consens à cette union, ce sera en grande partie pour vous témoigner toute la confiance que vous m'inspirez et le vif désir que j'ai de vous être agréable.

BÉLANCOUR, *à part.*

Elle est ravissante! (*Haut.*) Chère cousine, c'est maintenant à notre amoureux de venir plaider lui-même sa cause. Le lui permettez-vous?

Mme DE VERLIEU.

Dès lors que vous le protégez...

BÉLANCOUR *s'incline, rejoint Perlange et lui dit bas :*

Tout va bien; avance! ton médecin t'attend.

SCENE VIII.

Mme DE VERLIEU, PERLANGE, *timide.*

Mme DE VERLIEU, *sans voir Perlange.*

Que de bonté! que d'amabilité dans cette famille! je lui devrai peut-être mon bonheur.

PERLANGE, *brusquement.*

Je vous remercie, madame; vous êtes en vérité trop bonne.

Mme DE VERLIEU.

Ah! monsieur Perlange, vous voilà! Comment vous portez-vous?

PERLANGE.

Bien! très-bien! Peut-on ne pas se bien porter, quand on entend ce que vous venez de dire?

Mme DE VERLIEU, *souriant.*

Je ne savais pas que mes paroles eussent la vertu de donner la santé.

PERLANGE.

Ce bon Bélancour! il a bien voulu vous parler de moi.

Mme DE VERLIEU, *étonnée.*

Me parler de vous?

PERLANGE.

Oui, madame, vous dire combien je sais apprécier vos rares qualités, combien je serais heureux de mettre à vos pieds mon nom et ma fortune?

Mme DE VERLIEU, *à part.*

Ce n'était pas Paul! (*Haut.*) Ah! c'est vous, monsieur, qui... c'est vous que...

PERLANGE, *embarrassé.*

Oui, c'est moi qui... que... et j'ai entendu...

Mme DE VERLIEU, *vivement.*

Oui, vous avez entendu que ceci demande beaucoup de réflexion.

PERLANGE.

Il n'est pas bien de se louer soi-même; mais je puis dire, sans vanité, que je ne suis pas un méchant homme.

Mme DE VERLIEU, *finement.*

Vous n'en avez pas l'air.

PERLANGE.

Jamais je n'ai fait de mal à personne. Je ne suis ni grondeur ni emporté habituellement, et je crois que ma femme... D'abord elle disposerait de notre fortune comme elle l'entendrait : elle aurait entière liberté; elle surveillerait tout, ordonnerait tout, elle ferait tout : je ne me mêlerais de rien. C'est mon système, et je ne m'en écarte jamais.

Mme DE VERLIEU, *souriant.*

Ce sont là, sans doute, monsieur, des qualités... fort agréables. Je vous suis, du reste, reconnaissante de m'honorer à ce point, sans me connaître, sans savoir...

PERLANGE.

Oh! je vous connais. Je vous ai vue dans une circonstance... Vous avez été sublime!

Mme DE VERLIEU.

Permettez, monsieur, que la conscience du peu que je vaux me détermine à la retraite devant des éloges.

PERLANGE.

Madame, je ne veux pas vous importuner plus long-temps pour la première fois. (*A part.*) D'autant plus que voici l'heure où je prends mon café. (*Haut.*) Mais je ne me tiens pas pour battu; je vous ferai la guerre avec obstination : je reviendrai à la charge.

Mme DE VERLIEU, *finement.*

L'ennemi sera toujours bien reçu.

PERLANGE, *à part.*

Voilà une phrase de femme : elle a deux sens. (*Haut.*) Madame...

Mme DE VERLIEU.

Monsieur...

PERLANGE, *en se retirant, à part.*

Cette union viendrait si bien à point! Je sens déjà quelques douleurs rhumatismales.

SCÈNE IX.

Mme DE VERLIEU, *seule.*

Comment, c'était de lui que me parlait M. Bélancour! (*Elle sourit.*) M. Perlange a l'air d'être un brave homme. Une femme ne serait pas malheureuse avec lui; elle serait souveraine, maîtresse : c'est bien quelque chose; et si je n'espérais pas... je l'épouserais! Car c'est si équivoque une veuve dans le monde!... mais Paul!... Mon ambition, mon rêve a toujours été de contribuer à l'élévation de quelqu'un. Oui, je serais fière de pouvoir dire, en désignant un homme célèbre, non pas seulement il est à moi, mais il est de moi. La célébrité, j'aurais pu déjà l'attacher à mon nom, en le mettant au bas de ces productions de mes loisirs que le public accueille avec empressement, et dont il ignore l'auteur; mais non, la vraie gloire d'une femme est de rester, elle, dans l'obscurité, et de faire briller au grand jour l'homme qu'elle aime. Ce bon, cet excellent Paul, voilà un homme dans lequel il y a de la ressource. (*Le voyant paraître, à part.*) C'est lui! S'il m'avait entendue!

SCENE X.

PAUL, *de la gauche,* Mme DE VERLIEU.

PAUL, *très-agité.*

Madame, j'ai eu la témérité de vous écrire! et vous comprenez pourquoi, dans ce moment, je me présente à vous, le cœur plein, non d'espérance, mais de crainte.

Mme DE VERLIEU.

Monsieur Paul...

PAUL.

Ah! tenez, regardez-moi sans colère... Je viens de tout avouer à mon oncle, et s'il était vrai que vous ne fussiez pas tout-à-fait insensible à mon amour, oh! il faudrait me le dire; il ne faudrait pas user de ces lenteurs convenues dans

le monde, et que je comprends lorsqu'il s'agit de passions médiocres ou feintes. Mais ici, madame, en présence de l'homme qui vous doit la vie, soyez franche avec la plus franche, la plus profonde des passions... Je vous aime, oh! je vous aime! Votre absence a été pour moi un intolérable supplice; prononcez donc, madame; votre réponse sera un arrêt de vie ou de mort, j'attends.

Mme DE VERLIEU.

Mon Dieu! monsieur Paul... Quelqu'un!

PAUL, *désignant le vase à la droite du perron.*

Eh bien, un mot, un seul mot de votre main... dans ce vase... Je viendrai l'y chercher dans un quart d'heure.

Il sort à droite.

SCENE XI.

MORAN, Mme DE VERLIEU.

Mme DE VERLIEU.

Comment faire?... Quel parti prendre?... Il ne faudrait pourtant pas laisser mourir ce pauvre jeune homme... Eh bien!... je...

MORAN, *regardant à gauche si sa femme ne vient pas.*

Pardon, madame, de venir troubler votre solitude; mais vous avez été si bonne, si bienveillante pour moi durant les quinze jours que vous avez passés ici; votre raison est si supérieure, votre langage si persuasif... je viens vous demander un service.

Mme DE VERLIEU.

Disposez de moi, monsieur.

MORAN.

Je ne vous apprendrai rien de nouveau quand je vous dirai que ma femme et moi nous ne vivons pas très-harmonieusement ensemble. Vous avez eu déjà la bonté d'apaiser plusieurs de nos querelles... Sa jalousie fait chaque jour des progrès effrayans: Mme Moran vient de me faire une scène..... Elle ne veut pas que je regarde les femmes... Il y a mieux!... elle ne veut pas qu'il y ait dans notre appartement une seule image de femme... C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Nous n'avons que des batailles... toutes les batailles de l'Empereur... excepté celles où l'artiste a mis des vivandières.

Mme DE VERLIEU, *légèrement moqueuse.*

Eh bien! monsieur, il ne faut pas regarder les femmes!

MORAN.

Quand je ne les regarde pas, elle dit que j'ai l'air d'y penser.

Mme DE VERLIEU, *de même.*

Eh bien! il faut vous défaire de cet air-là.

MORAN.

Oh! je fis une grande folie en épousant une femme plus âgée que moi! Que sera-ce plus tard, dans dix ans?... car aujourd'hui elle est encore passable... presque... Quand elle est habillée, elle peut se faire illusion, et moi aussi de loin à loin; mais dans dix ans elle en aura quarante-huit, et moi, je serai jeune encore... Elle ne sera plus passable, et moi je ne serai pas trop mal... Elle ne pourra plus s'abuser, ni moi non plus, et alors... alors, ce sera un enfer.

Mme DE VERLIEU.

Mais pourquoi donc vous êtes-vous mariés ensemble?

MORAN.

Que voulez-vous, madame, je sortais du collége; j'avais vingt ans. Tous les jeunes gens de mon âge trouvaient Ernestine charmante... Vous savez, les jeunes gens de vingt ans ont des passions pour les femmes de trente.

Mme DE VERLIEU, *souriant.*

Non, monsieur, je ne savais pas cela; mais enfin quel conseil voulez-vous que je vous donne?

MORAN.

C'est à ma femme que je vous prie d'en vouloir bien donner; car moi, j'ai pris mon parti. Si elle va trop loin, si elle me pousse à bout, j'irai en Suisse ou en Angleterre vivre en refugié français.

SCENE XII.

MORAN, Mme MORAN, Mme DE VERLIEU, BÉLANCOUR.

Mme MORAN, *brusquement.*

Qu'est-ce que tu fais-là? Pardon, madame, je ne vous avais pas vue... Deux fermiers sont à la maison, ils t'attendent.

MORAN.

Il était inutile de te déranger pour cela: il fallait m'envoyer un domestique.

Mme MORAN.

Qu'as-tu besoin de venir ennuyer madame?

MORAN, *à Mme de Verlieu.*

Madame, est-ce que je vous ennuie?

Mme DE VERLIEU, *souriant.*

Au contraire, monsieur.

Mme MORAN.

Viens, suis-moi, tes deux amis t'attendent!

MORAN.

Tu disais que c'étaient deux fermiers.

ENSEMBLE.

AIR nouveau *de J. Doche.*

Tais-toi donc, je t'en conjure,
Ou bien ici, je te jure,
A l'instant, (*bis*)
Je fais un coup éclatant!
Je connais ta jalousie,
Je connais ta frénésie,
Et je peux, (*bis*)
Pour jamais quitter ces lieux!

Mme MORAN.

Viens, Moran, je t'en conjure,
Ou bien ici, je te jure,
A l'instant, (*bis.*)
Je fais un coup éclatant!
Tu connais ma jalousie,
Tu connais ma frénésie,
Et je peux, (*bis*)
Ici t'arracher les yeux!

Mme DE VERLIEU.

Allons, je vous en conjure,
Point de fureur, ni d'injure ;
A l'instant (*bis*),
Suivez-la, mon cher Moran,
Ménagez sa jalousie,
Redoutez sa frénésie ;
En ces lieux (*bis*),
C'est un éclat scandaleux !

Mme MORAN.

Ah ! madame, si vous vous remariez jamais, n'épousez pas un homme plus jeune que vous... Si vous saviez....

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Moran et Mme Moran sortent par la gauche.

SCENE XIII.

Mme DE VERLIEU, BÉLANCOUR, *suivant des yeux Moran et sa femme.*

Mme DE VERLIEU, *seule d'abord.*

Oui, il est vrai, voilà une chose à laquelle je n'avais pas songé : cette différence d'âge, c'est à peu près la même entre Paul et moi.

BÉLANCOUR, *revenant.*

Chère cousine, pardon... Je...

Mme DE VERLIEU.

Eh ! mon Dieu ! qu'avez-vous, mon cousin ?

BÉLANCOUR.

Je suis dans une agitation !...

Mme DE VERLIEU.

Que vous est-il arrivé ?

BÉLANCOUR.

Un malheur !... un grand malheur !

Mme DE VERLIEU.

Qu'est-ce donc ?

BÉLANCOUR.

Mon neveu vous aime ; il vient de me le déclarer.

Mme DE VERLIEU.

Et vous appelez cela un malheur ?... Je vous remercie du compliment.

BÉLANCOUR.

Ah ! c'est que vous ne savez pas... Constance et lui devaient se marier ensemble.

Mme DE VERLIEU, *très-étonnée.*

Ah ! votre nièce ?...

BÉLANCOUR.

Elle adore Paul, et Paul adorait sa cousine avant de tomber malade... Il paraît que, sans le vouloir, vous lui avez inspiré... Mais si Paul ne revient pas à Constance, elle en mourra, j'en suis sûr.

Mme DE VERLIEU.

Que me dites-vous là, mon Dieu !

BÉLANCOUR.

La vérité. La pauvre enfant ne sait rien encore. Elle attribue la contrainte de Paul devant elle à un reste de souffrance ; mais quand elle saura... Oh ! non, elle ne le saura pas ; j'ai dit à Paul de dissimuler et je suis venu vous parler, m'entendre avec vous. Je compte sur votre raison, sur votre prudence.

Mme DE VERLIEU.

Ils s'aimaient... ils devaient se marier... c'est dans leur union que vous aviez placé votre bonheur... Et Constance mourrait si... Monsieur, comptez sur moi, je renonce à des idées...

BÉLANCOUR.

Eh quoi ! vous-même...

Mme DE VERLIEU.

Oubliez ce qui vient de m'échapper... Je tiens à votre estime... j'imposerai silence à mon cœur ; je n'écouterai que ma raison. Elle me dit que Paul, que M. Paul n'a pas pu, dans l'espace de quinze jours et durant une grave maladie, se passionner bien profondément pour moi, s'enthousiasmer de ce qu'il appelle mon esprit... Il n'est donc pas impossible de le détourner de moi et de le ramener à votre nièce.

BÉLANCOUR.

Ah ! vous êtes une femme admirable... Fuyez, chère cousine ; que Paul ne vous retrouve plus ici, et alors...

Mme DE VERLIEU.

Fuir ?... Non, ce serait un mauvais moyen. M. Paul m'a écrit, m'a parlé de son amour... Il ferait un éclat, il serait capable de me suivre.

BÉLANCOUR.

Ah ! mon Dieu.

Mme DE VERLIEU.

Cet éclat pourrait nous perdre... je ne vois qu'un parti à prendre, c'est de désenchanter aux yeux de M. Paul la femme dont il est épris.

BÉLANCOUR.

Mais c'est impossible !

Mme DE VERLIEU, *après avoir réfléchi.*

Oui, oui, c'est cela... (*A Bélancour.*) Veuillez m'écouter : M. Paul ne m'a vue que durant sa maladie ; car je l'ai quitté aussitôt qu'il a été hors de danger... Vous devinez pourquoi ?

BÉLANCOUR.

Oui, et il dit que le souvenir de votre présence est comme une vision, comme un rêve.

Mme DE VERLIEU.

Oui, oui, et depuis mon retour, aujourd'hui, il ne m'a vue qu'un instant pour me parler de son amour, et il ne m'a pas donné le temps de lui répondre deux mots.

BÉLANCOUR.

Eh bien ?...

Mme DE VERLIEU.

Voici, monsieur, le rôle que vous avez à jouer près de lui : Vous lui direz...(*Regardant à droite.*) Mais je l'aperçois à l'extrémité de cette avenue... S'il nous entendait !...

Elle court au perron du pavillon, monte une marche, fait signe à Bélancour d'aller à elle et lui parle très-vivement à l'oreille.

BÉLANCOUR.

Quoi !... Vous pensez ?... (*Mme de Verlieu lui parlant encore à l'oreille.*) C'est bien ! c'est bien !

Mme DE VERLIEU.

Le reste me regarde.

Elle rentre au pavillon.

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

SCENE XIV.

BÉLANCOUR, *puis* PAUL.

BÉLANCOUR.

Charmante femme! que d'esprit! que de raison! (*Il se promène avec action.*) J'ai la soixantaine; il y a bien long-temps que je n'ai pas plus pensé à l'amour qu'à mon premier maître d'école; mais je veux être pendu si, depuis un quart d'heure, j'ai plus de trente à trente-cinq ans! (*Paul ne voit pas son oncle, il court au vase où il espère trouver la lettre de Mme de Verlieu.*) Ah! te voilà!

PAUL, *se détournant du vase.*

Mon oncle! *

BÉLANCOUR.

Eh bien! as-tu un peu réfléchi? t'es-tu un peu calmé?

PAUL.

Oui, mon cher oncle, j'ai réfléchi; et tout en convenant que c'est un grand malheur pour moi de penser que Constance m'aime encore, lorsque je n'ai plus que de l'amitié pour elle, je dois vous dire qu'il ne peut y avoir de bonheur pour moi, que je ne puis vivre sans la plus aimable, la plus spirituelle femme du monde.

BÉLANCOUR, *jouant la comédie.*

Écoute, mon cher ami, je veux te parler comme un père. Nul plus que moi ne s'intéresse à ton bonheur. Tu n'aimes plus Constance, c'est fâcheux, mais ce n'est pas ta faute : l'amour vient et s'en va bon gré malgré nous, c'était du moins ainsi de mon temps. Tu ne veux pas épouser ta cousine, c'est fâcheux encore; mais j'aime mieux que tu ne sois pas son mari, si tu ne dois pas faire son bonheur et trouver le tien dans cette union.

PAUL.

C'est vrai, mon oncle.

BÉLANCOUR.

Mais tu me parles avec exaltation de l'amabilité, de l'esprit de Mme de Verlieu, et c'est ce que je ne saurais comprendre. (*A part.*) Je mens comme un diplomate.

PAUL.

Quoi! mon oncle, vous ne concevez pas qu'on soit séduit par l'esprit, par l'amabilité, par...

BÉLANCOUR.

Oui, sans doute, lorsque tout cela est une réalité et non pas une chimère.

PAUL.

Que voulez-vous dire?

BÉLANCOUR.

Qu'à moins d'avoir perdu tout-à-fait le sens, il est impossible de trouver dans Mme de Verlieu les qualités que tu lui prêtes.

PAUL.

Que je lui prête?...

BÉLANCOUR.

Elle est bonne, obligeante; mais pour de l'esprit, de l'amabilité, de...

* Paul, Bélancour.

PAUL.

Quel blasphème!

BÉLANCOUR, *à part.*

C'est juste! (*Haut.*) C'est que je viens d'avoir avec elle une longue conversation au sujet de la terre de Saint-Calliste.

PAUL, *vivement.*

Ah! je comprends... elle aura prétendu peut-être que ses droits sont plus fondés que les vôtres; elle veut plaider peut-être contre vous... alors, elle n'a ni esprit, ni délicatesse, ni...

BÉLANCOUR.

Ne va pas si vite! ne va pas si vite! Mme de Vèrlieu a été au contraire d'une facilité!... Elle ne plaidera pas; elle en passera par tout ce que je voudrai.

PAUL.

Ah!

Ici, Mme de Verlieu descend quelques marches du perron, elle tient une lettre. Cachée derrière le vase, où Bélancour seul peut la voir, elle écoute.

SCENE XV.

PAUL, BÉLANCOUR, Mme DE VERLIEU.

BÉLANCOUR.

Oui, monsieur : ainsi vous voyez que je suis prévenu plutôt pour que contre elle. Eh bien! durant notre conversation, il lui est échappé mille bévues; elle ne parle pas français, la cousine... (*Apercevant Mme de Verlieu, bas à elle.*) Oh! mille pardons!

Mme DE VERLIEU, *bas.*

C'est bien! c'est bien!

BÉLANCOUR.

Elle a des idées... ou plutôt elle n'a pas d'idées. (*Bas.*) Oh! mille et mille excuses!

Mme DE VERLIEU, *bas.*

Allez toujours! allez toujours!

BÉLANCOUR, *à part.*

Quelle femme! (*Haut à Paul.*) En un mot, c'est la femme la plus char... (*se reprenant*) la plus...

Il regarde Mme de Verlieu.

Mme DE VERLIEU, *à part.*

Ne le gênons pas.

Elle met la lettre dans le vase, sous les fleurs.

PAUL.

La plus...

Mme DE VERLIEU, *bas à Bélancour.*

Sotte.

Elle rentre.

BÉLANCOUR, *ne voyant plus Mme de Verlieu.*

La plus sotte que je connaisse. (*A part.*) Je mérite les étrivières.

PAUL.

Une sotte! elle!... ah! mon oncle!

BÉLANCOUR.

Oui, monsieur, ou bien je suis un sot. Prononce.

PAUL, *irrité, rapidement.*

Eh bien! mon oncle, je croirai plutôt cent fois que vous êtes...

BÉLANCOUR.

Mon ami, je te suis bien obligé!

PAUL.

Pardon, mon oncle! mais je...

BÉLANCOUR.

Ah! c'est que je ne suis pas malade, moi, vois-tu, je viens de bien déjeuner. Je ne suis pas dans l'état de vertige où tu étais quand tu t'es épris d'une belle passion pour une chimère.

PAUL, *se tâtant le front.*

Comment, mon oncle, je pourrais m'être abusé à ce point?... Oh! non, ce serait trop malheureux!

BÉLANCOUR.

Écoute, Paul! je mets si peu de passion et d'amour-propre dans mes sentimens, en te parlant de la sorte, que voici mon dernier mot: Si tu persistes encore un jour dans ton erreur; si demain tu n'es pas de mon avis sur le compte de Mme de Verlieu, je te laisse libre de l'épouser.

PAUL.

Merci, mon oncle, merci. Quant à cette pauvre Constance...

BÉLANCOUR.

Oh! rassure-toi, Constance n'est pas embarrassée de sa personne. Elle n'a que dix-huit ans et Mme de Verlieu en a plus de trente.

PAUL, *vivement.*

Elle n'en paraît pas vingt-cinq.

BÉLANCOUR.

Je ne parle pas de ce qui paraît, mais de ce qui est... Constance est jolie.

PAUL, *de même.*

J'en conviens; mais Mme de Verlieu, sans avoir la fraîcheur...

BÉLANCOUR.

Constance est à son premier amour, et Mme de Verlieu est veuve.

PAUL, *vivement.*

Oui; mais on dit qu'elle n'aimait pas son premier mari.

BÉLANCOUR, *raillant.*

Belle perspective pour le second! Si c'est toi, je te souhaite beaucoup de bonheur.

Il sort par la gauche.

SCENE XVI.

PAUL, *seul.*

C'est singulier! ce que vient de me dire mon oncle... je ne sais pas, je suis troublé... Il est vrai, je n'ai pu apprécier le mérite de Mme de Verlieu que durant une maladie, tandis que j'avais la fièvre et le délire; mais cependant il me semble... c'est que mon oncle, qui a de l'esprit et du sens, est sûr de ce qu'il dit, à ce qu'il paraît; et puis, c'est un homme juste, incapable d'une calomnie.

SCENE XVII.

MORAN, PAUL.

MORAN, *à part, de la gauche.*

Enfin, j'ai pu lui échapper; mais je suis sûr qu'elle me cherche... qu'est-ce que je disais?

PAUL.

Ah! c'est toi, mon ami?

MORAN.

Oui, je viens de rompre mon ban pour quelques minutes.

PAUL.

Et tu vas sans doute présenter tes hommages à Mme de Verlieu?

MORAN.

J'ai eu déjà cet honneur.

PAUL, *à part.*

Voyons. (*Haut.*) N'est-ce pas qu'elle est charmante?

MORAN, *à part.*

Ma femme qui est cachée par là. (*Très-haut.*) Charmante!... charmante!... cela dépend des goûts.

PAUL.

Mais, ce matin, tu disais que c'est un ange.

MORAN.

Un ange, un ange... assurément, sous un certain rapport... pour soigner un malade.

PAUL.

Quelle figure distinguée! que d'expression dans le regard!

MORAN.

Eh bien! non, je ne trouve pas. C'est une figure qui ne dit rien et un regard qui ne dit pas grand' chose. (*Très-haut.*) J'aime mieux la tête de ma femme, c'est plus élevé. (*A part.*) A cause de sa longue taille.

PAUL.

Tu ne peux pas nier du moins que l'esprit de Mme de Verlieu...

Ici Mme Moran paraît au fond.

MORAN.

Comme sa figure, commun.

PAUL.

Ses manières...

MORAN.

Comme son esprit.

PAUL.

Une grâce...

MORAN.

Un peu gauche. En un mot, c'est une bonne femme très-vulgaire.

PAUL.

Vulgaire!

MORAN.

Ce que nous appelons une bourgeoise estimable.

PAUL.

Cependant tu dois convenir..

MORAN.

Je conviens qu'à ta place, la reconnaissance me ferait un devoir de prêter à Mme de Verlieu des qualités qu'elle n'a pas... je la trouverais assez jolie, assez aimable; je le dirais du moins, parce que...

PAUL.

Quoi! si tu étais libre, tu ne serais pas heureux d'épouser une femme comme celle-là?

MORAN, *apercevant sa femme.*

Jamais! jamais! (*Il fuit.*) Ah! mon Dieu!

Sa femme le poursuit.

PAUL, *seul, croyant Moran là.*

Toutefois il me semble... Comment? il n'est plus là! il m'a quitté brusquement parce que je lui faisais l'éloge de Mme de Verlieu. Lui aussi est de l'avis de mon oncle! lui, Moran! le plus facile des hommes! (*Agité.*) Je ne sais plus où j'en suis... Ce que c'est que de nous! Maintenant, ce ne sera pas sans crainte que j'aborderai Mme de Verlieu... j'aurai peur, en lui parlant, de souffler sur un fantôme et de le voir s'évanouir. Oh! je ne puis demeurer plus long-temps dans cette incertitude... il faut que je sache... Voyons d'abord si elle m'a répondu. (*Il met la main dans le vase et en tire le billet.*) Oui, voici une lettre... je suis presque sûr de ce qu'elle contient... un refus. (*Il ouvre et lit tout bas.*) Qu'est-ce que j'avais dit? Elle refuse! (*Il lit tout haut.*) « Je ne crois pas un » mot de votre tendresse; les hommes sont si » changeans, si bizarres, si je ne sais quoi, que.. » (*Il parle.*) Je m'étais imaginé qu'elle devait écrire comme un ange, et... (*Il tourne le feuillet.*) Voyons la fin. (*Il lit.*) « Du reste, attendez-moi près du » perron, je vais y *venire.* » (*Parlant.*) Est-ce qu'elle met un *e* à la fin de *venir?* oh! non, c'est un agrément... non, c'est un *e*!... Il y a dans cette lettre plusieurs fautes d'orthographe, mais qu'importe?... (*Mme de Verlieu paraît et descend lentement les marches du perron. Elle regarde Paul avec amour et regret; puis, elle témoigne par un geste que son parti est pris.*) Les esprits élevés s'occupent-ils... autrefois, c'était une marque de distinction d'écrire comme les cuisinières d'aujourd'hui. Je vais donc la voir! (*Il regarde la lettre.*) Oh! oui, c'est un *e*... c'en est un... La voici.

Il met la lettre dans sa poche.

SCENE XVIII.

PAUL, Mme DE VERLIEU.

Mme de Verlieu rira un peu bourgeoisement et sera un peu gauche. Cette scène doit être jouée sans exagération, avec beaucoup d'art.

Mme DE VERLIEU.

Ah! monsieur, vous voilà?

PAUL.

Madame!

Mme DE VERLIEU.

Y a-t-il long-temps que vous m'attendez?

PAUL.

Si la durée de l'attente se mesure à l'impatience où j'étais de vous revoir, il y a un siècle, madame.

Mme DE VERLIEU.

Ah! un siècle!... mais savez-vous qu'un siècle se compose de cent ans? vous exagérez, monsieur, et je n'aime pas les hyperboles.

PAUL.

Ce n'en est pas une, madame, lorsque je vous dis que je serais le plus heureux des hommes de pouvoir vous faire accepter mon nom.

Mme DE VERLIEU.

Oui... oh! je sais bien, pour nous obtenir, il n'est rien que ces messieurs ne fassent: ils mentent, ils mentent! puis, six mois après la noce, brrrrrt!... Il y a d'ailleurs des personnes à qui le mariage ne convient pas, et je suis, moi, de ces personnes-là; il y faut trop de patience et de persévérance. Oh! je vous parle franchement. Libre, je suis bonne, obligeante, bienveillante, dévouée; mais enchaînée, je ne suis plus rien. Toute chose qui me paraît imposée, me pèse, m'écrase... j'étais née pour être veuve; m'y voici, je m'y tiens.

PAUL, *à part.*

Quel langage!

Mme DE VERLIEU, *souriant.*

D'ailleurs, vous, monsieur Paul, je ne vous connais pas. Je ne sais de vous qu'une chose; c'est que vous avez été malade.

PAUL.

Ah! madame, croyez que ma reconnaissance...

Mme DE VERLIEU.

Bah! les soins que je vous ai donnés, je les aurais donnés à d'autres; à M. Moran, à M. Perlange, à votre jardinier, s'il se fût trouvé dans votre position. C'est une affaire d'humanité!... Dieu! comme vous battiez la campagne dans votre délire... c'était drôle! et j'en ris.

Elle rit.

PAUL, *à part.*

Quel désenchantement!

Félix paraît.

Mme DE VERLIEU, *à Paul.*

Pardon, monsieur, voici que votre oncle m'envoie chercher pour la signature d'un sous-seing privé.

FÉLIX, *donnant une lettre à Paul.*

Une lettre pour monsieur.

Il disparaît.

Mme DE VERLIEU.

AIR *des Chemins de fer.*

Adieu, monsieur Paul, je vous laisse,
Je vais partir; mais au retour,
Je vous dirai si ma tendresse
Veut bien répondre à votre amour.

En attendant, mangez bien! du courage!
Reprenez votre teint brillant;
Car, la santé convient fort en ménage.

PAUL, *à part.*

Manger! manger! Dieu, quel terme choquant!

ENSEMBLE.

PAUL.

Faites, madame, je vous laisse,
Et je vois trop bien qu'en ce jour,
Votre difficile tendresse
Ne peut répondre à mon amour.

Mme DE VERLIEU.

Adieu, monsieur Paul, etc.

Mme de Verlieu sort par la gauche en soupirant et jetant un dernier regard d'amour à Paul qui reste tout pétrifié à sa place.

SCÈNE XIX.

PAUL, *après avoir rêvé.*

Décidément, mon oncle a raison; la femme que j'attendais avec tant d'impatience était un fantôme créé par mon imagination. Ce fantôme est encore dans ma tête, dans mon cœur; je le vois, je l'entends, je le sens; mais ce n'est pas Mme de Verlieu qui peut le réaliser. (*Se frottant les yeux.*) Oui, c'est clair, je suis bien éveillé; voici un pavillon, voici des arbres, et me voilà bien, moi, debout; (*il se promène*) et voici bien une lettre. De qui est-elle? de Constance!... Que peut-elle m'écrire? (*Il lit tout haut.*) « Cher ami, je le vois, » l'indifférence dans ton cœur a succédé à l'amour; » tu m'évites, tu me fuis, et je suis malheureuse! » Oh! reprends tes habitudes près de moi, je t'en » supplie; et si je ne dois plus être ta femme, re- » garde-moi au moins comme la plus tendre des » sœurs. Je t'attends, Paul, ne tarde pas à venir. » Elle ne met pas un *e* à la fin de venir, elle! pas une faute d'orthographe! (*Il sourit et dit à demi-voix.*) Il faut recommander la discrétion à mon oncle, sans quoi je passerais pour fou dans le pays.

SCENE XX.

MORAN, Mme MORAN, PERLANGE, Mme DE VERLIEU, BÉLANCOUR, CONSTANCE, PAUL, *tous de la gauche.*

Mme DE VERLIEU, *à part.*

Oui, oui, il faut partir.

PERLANGE, *à Mme de Verlieu.*

Eh bien, madame?...

Mme DE VERLIEU.

Vous me voyez toute triste, toute contrariée; il faut que je reparte dès demain... une affaire des plus urgentes...

BÉLANCOUR, *jouant la comédie.*

Restez encore quelques jours. Perlange qui va partir pour Paris se chargera d'aller voir votre homme d'affaires. (*Bas.*) Partez dès demain!

PERLANGE, *ravi.*

Quoi, madame, c'est à Paris que vous allez?

Mme DE VERLIEU.

Oui, monsieur, il est indispensable que j'y sois dans trois jours.

PERLANGE, *suppliant.*

Oh! alors, madame, je ne partirai que demain, et je serais bien heureux d'être votre cavalier, soit dans votre voiture, soit dans la mienne, à votre choix.

Mme DE VERLIEU.

J'accepte, monsieur, avec grand plaisir.

PERLANGE, *à part, ravi.*

Un tête-à-tête de deux jours! (*Se ravisant.*) C'est bien agitant!

Mme DE VERLIEU.

Adieu donc; je vais m'enfermer jusqu'à ce soir, j'ai des papiers à examiner, des lettres à écrire...

Mme MORAN, *heureuse.*

Adieu, madame. (*Regardant son mari.*) Une occasion de moins pour ce mauvais sujet.

Mme DE VERLIEU, *à part.*

Enfin ma raison l'emporte.

Elle donne la main à Perlange.

PAUL, *à part.*

Mon illusion qui s'enfuit!

Il se retourne vers Constance et lui tend la main.

Mme MORAN, *à son mari qui regarde Mme de Verlieu.*

Eh bien! que regardes-tu là?

Paul et Constance remontent la scène.

MORAN.

Une personne charmante. (*Mouvement de Mme Moran.*) Et c'est toi, ma femme.

Mme DE VERLIEU.

AIR :

FINAL DE J. DOCHE.

Adieu, mes amis, je vous laisse,
Je resterais avec plaisir;
Mais je ne puis, le temps me presse,
Dès demain il me faut partir.
Souvent notre cœur nous entraîne,
Mais on ne peut ce que l'on veut;
Alors, la raison souveraine
Enseigne à vouloir ce qu'on peut.

Perlange l'accompagne en lui donnant la main jusqu'au perron; là, Mme de Verlieu salue tout le monde.

ENSEMBLE.

Adieu, mes amis, je vous laisse, etc.

LES AUTRES.

Adieu, madame, je vous laisse,
Je ne saurais vous retenir.
S'il est vrai que le temps vous presse,
Dès demain, vous devez partir.

Mme de Verlieu monte cinq marches du perron; arrivée à la dernière, elle salue encore.

LA TOILE TOMBE.

Idem

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

ACTE DEUXIÈME.

Salle commune dans un hôtel de Boulogne-sur-Mer. Une porte au fond. Deux portes latérales à gauche; deux à droite, et toutes quatre numérotées. Une table à gauche. Un an s'est écoulé depuis le premier acte.

SCENE PREMIERE.

M. *et* Mme PERLANGE. (*Mme de Verlieu.*)

Mme Perlange donne le bras à son mari ; ils viennent du fond ; Perlange a sous le bras un in-8° broché.

PERLANGE, *avec expansion.*

Ah ! que la mer est une belle chose! et comme c'est fortifiant les bains qu'on y prend!... J'en prendrai un autre ce soir, n'est-ce pas, ma chère amie?

Mme PERLANGE.

Comme tu voudras, mon ami.

PERLANGE.

Non; c'est comme tu voudras, toi, je suivrai ton avis.

Mme PERLANGE.

Eh bien, nous verrons. En attendant, je vais donner des ordres pour ton déjeuner.

PERLANGE.

C'est cela, chère amie; puis, pendant que je ferai ma sieste, tu travailleras près de moi à la troisième partie de ton roman.

Mme PERLANGE.

Chut!

PERLANGE.

Mais pourquoi garder l'anonyme? il me serait si agréable de pouvoir dire: J'ai pour femme... un homme de lettres.

Mme PERLANGE.

Tu m'as promis d'être discret.

PERLANGE.

Allons, c'est convenu; vas ordonner mon déjeuner; mais avant, je dois prendre mon verre d'eau ferrugineuse... c'est une bonne chose; mon estomac n'est plus aussi paresseux, il fonctionne même avec une activité dévorante.

Mme PERLANGE, *un peu railleuse.*

Tu trouveras ton eau ferrugineuse dans ta chambre.

PERLANGE.

Je te suis, ma chère; j'ai un mot à dire au garçon.

On sonne à gauche.

Mme PERLANGE, *à part, en entrant à droite, premier plan.*

C'est de l'eau pure que je lui fais prendre.

SCENE II.

UN GARÇON, PERLANGE.

LE GARÇON.

On y va!

PERLANGE.

Dis-moi, mon ami?

LE GARÇON.

Monsieur!

PERLANGE.

Recommande au monsieur qui loge au-dessus de ma chambre de mettre ses bottes tout doucement, le matin.

LE GARÇON.

C'est une dame.

PERLANGE.

Ah! tant mieux! c'était par précaution!

Il se dirige vers la chambre à droite. On sonne.

LE GARÇON.

C'est encore M. Bélancour!

PERLANGE, *au garçon.*

M. Bélancour, dis-tu?

LE GARÇON.

Oui, monsieur.

PERLANGE.

De Châlons?

LE GARÇON.

Oui, monsieur.

PERLANGE.

Il est ici?

LE GARÇON.

Depuis hier au soir.

SCENE III.

BELANCOUR, PERLANGE.

Bélancour sortant de la première porte à gauche.

BÉLANCOUR, *au garçon, lui donnant une lettre.*

Hâtez-vous, le courrier va partir.

Le garçon sort par le fond.

PERLANGE.

C'est donc toi, mon cher ami?

BÉLANCOUR, *étonné.*

Perlange! (*Ils s'embrassent.*) Et quel bon vent t'amène à Boulogne?

PERLANGE.

Quel bon vent?... la crainte d'un rhumatisme.

BÉLANCOUR.

Agréable surprise!

PERLANGE.

La médecine homœopathique.

BÉLANCOUR.

Ta femme est-elle ici?

PERLANGE.

Puisque j'y suis! Est-ce que le corps va jamais sans l'ame?

BÉLANCOUR, *souriant.*

C'est toi qui es le corps?

PERLANGE.

Et Paul? et sa femme Constance? t'ont-ils accompagné?

BÉLANCOUR.

C'était une partie arrangée entre eux et le couple Moran... cela s'est rompu... ils ne savent pas s'entendre.

PERLANGE.

Ah çà! est-ce qu'on ne vit pas en bonne intelligence?

BÉLANCOUR.

Pas trop; depuis un an qu'il est marié, Paul est triste, rêveur... Constance est boudeuse... Mme Moran jalouse plus que jamais, et Moran, un pauvre crucifié.

PERLANGE.

Lorsqu'un ménage ne va pas bien, c'est toujours la faute de la femme!

BÉLANCOUR.

Les femmes disent le contraire; qui décidera? Ah çà, mais toi, es-tu heureux?... la charmante cousine...

PERLANGE.

C'est un trésor! Tu sais que je l'accompagnai à Paris lorsqu'elle quitta ton château... j'eus le bonheur de lui rendre quelques services dans la capitale, et au moment où elle croyait sa fortune réduite à rien, par l'imprudence de son notaire; au moment où ses amis l'abandonnaient, je lui offris mes cinquante mille livres de rentes. Elle fut vivement touchée de ce procédé... et me refusa cependant. Mais quelques jours plus tard, le malheur qu'elle craignait n'étant pas arrivé, elle eut la générosité d'accepter ma main. Oh! mon ami, je l'épousai bien à propos; juste au moment où l'état de ma santé allait me livrer aux soins intéressés et incomplets de gens mercenaires. Ce fut une bonne fortune pour moi que ce mariage; je m'en félicite tous les jours... je n'ai qu'à me laisser faire pour être heureux, et j'étais vraiment né pour cela. Si j'avais été obligé de faire mon bonheur moi-même, je n'aurais pas eu assez de force de caractère; je l'aurais toujours manqué, comme mon café, quand je m'avise de le faire.

BÉLANCOUR.

L'aimable cousine!... Est-elle visible? Puis-je lui présenter mes hommages?

PERLANGE.

Tiens, tiens, la voici!

SCENE IV.

LES MÊMES, Mme PERLANGE.

Mme PERLANGE, *sans voir Bélancour.*

Mon ami, ton eau ferrugineuse t'attend.

PERLANGE.

Je suis à elle; mais regarde un peu de ce côté.

Mme PERLANGE, *charmée.*

M. de Bélancour, mon cousin!

Elle passe à côté de lui.

BÉLANCOUR.

Oui, chère cousine, heureux de vous revoir après un si long temps.

PERLANGE.

Ce n'est pas ma faute si nous ne nous sommes pas revus; ma femme a voulu absolument que je vendisse la campagne que j'avais auprès de la tienne... tu comprends qu'alors... Mais pardon... je vais... (*A sa femme.*) As-tu fait fermer les fenêtres à cause du courant d'air?

Mme PERLANGE, *souriant.*

Oui, mon ami, n'aie pas peur; tu peux entrer hardiment.

PERLANGE, *mettant un mouchoir sur sa bouche.*

C'est égal, on ne saurait trop se garantir...

Il entre dans sa chambre. Premier plan, à droite.

SCENE V.

BÉLANCOUR, Mme PERLANGE.

Mme PERLANGE, *vivement agitée.*

Ah! mon Dieu, monsieur, est-ce qu'il est ici?

BÉLANCOUR.

Non, grâce au ciel! rassurez-vous. Mais peu s'en est fallu qu'il ne m'accompagnât.

Mme PERLANGE.

Du reste, nous nous exagérons peut-être le danger d'une semblable rencontre. Depuis mon départ de votre château, il ne m'a pas revue; il sait que je suis mariée; il ne pense plus à moi! et sa femme, d'ailleurs, est si aimable, si jolie...

BÉLANCOUR.

Oui, oui, sans doute; mais pour tout au monde je ne voudrais pas qu'il vous revît.

Mme PERLANGE.

Il vous parle donc de moi quelquefois?

BÉLANCOUR.

Oui, de vous quelquefois, mais très-souvent de ce qu'il appelle sa vision; son fantôme; et il dit que s'il existait une femme, telle qu'il a cru la voir dans les rêves de sa maladie, cette femme serait digne des hommages de toute la terre.

Mme PERLANGE.

Pauvre Paul!

BÉLANCOUR.

Vous sentez dès lors ce qui arriverait, s'il venait jamais à savoir que ce qu'il prend aujourd'hui pour un rêve est une belle et bonne réalité, pour laquelle il s'était si vivement passionné.

Mme PERLANGE.

J'aurai bien du bonheur à le revoir dans dix ans d'ici; car alors cela n'aura pas le moindre inconvénient.

BÉLANCOUR.

Mettons-en quinze ou vingt par prudence. Les grâces et l'esprit sont dangereux bien long-temps. Mais parlons de vous, maintenant, chère cousine! Êtes-vous heureuse? Oui, je le vois, cet épanouissement, cette sérénité...

Mme PERLANGE.

Sont mon ouvrage. Je suis toujours parvenue à me les donner, à force de volonté. (*Souriant.*) Et puis je n'ai pas de grands efforts à faire pour être contente de mon sort. (*Souriant un peu plus.*) Je voulais épouser un jeune homme, j'ai rencontré mieux que cela : j'ai épousé un enfant, oui, un grand enfant; M. Perlange en a toute la candeur, toute la simplicité.

BÉLANCOUR, *souriant.*

Peut-être aussi tout l'égoïsme.

Mme PERLANGE.

Mais c'est un égoïsme si ingénu, si instinctif, si peu calculé, qu'il est bien pardonnable, qu'il est même amusant quelquefois.

BÉLANCOUR.

Ah! sans doute.

Mme PERLANGE.

Et puis il y a tant de bonheur, si vous saviez, à faire celui d'un brave homme! M. Perlange est si confiant; il ne s'avise de rien.

AIR *du Piége.*

Je lui mets sa cravate,
Je lui lis son journal.
S'il se plaint, je le flatte
Pour dissiper son mal.
Son bonheur fait ma joie,
Et pour trouver le mien,
Il suffit que je voie
Qu'il est content du sien.

BÉLANCOUR.

Il serait bien difficile!

Mme PERLANGE.

Enfin il ne sait pas s'il doit penser, ni ce qu'il doit penser, tant il s'en rapporte à moi sur toutes choses, et je vous assure qu'à part qu'il mange, qu'il boit et qu'il marche tout seul, comme un grand garçon, c'est moi qui fais le reste de ce qui le regarde.

BÉLANCOUR.

Et a-t-il toujours la manie...

Mme PERLANGE, *souriant.*

De prendre des précautions contre les maladies futures? Oui. Il dit qu'il en est de la santé comme de la politique, et que les mesures préventives sont très-salutaires. Aussi, tous les matins, il s'écoute respirer, il se tâte le pouls; il s'inspecte, il s'espionne, et à la moindre apparence d'insurrection dans le sang ou d'émeute dans les nerfs, il court à moi et me consulte. D'ailleurs il n'a pas grande foi à la médecine depuis que nous sommes mariés; c'est moi qui suis son Hippocrate. Du reste, il se porte à merveille; il fait trois repas très-copieux; il dort pendant dix heures, se promène long-temps sans fatigue quand je suis avec lui, et j'y suis presque toujours, car je l'aime; il est si bon, si honnête homme, si estimable! il se croirait perdu, si je n'étais pas là. Oui, oui, si je l'abandonnais une demi-journée, je suis sûre qu'il crierait au secours! Et tenez, tenez, je l'entends; il vient à moi : il a besoin de quelque chose.

SCENE VI.

LES MÊMES, PERLANGE.

PERLANGE.

Ma chère amie, quand tu n'es pas là, ces domestiques!... ils sont si maladroits, si peu soigneux, je ne trouve rien à sa place, il faut chercher...

Mme PERLANGE, *après avoir souri à Bélancour.*

Allons, allons, je viens, je viens; ne te tourmente pas, mon enfant.

PERLANGE, *à Bélancour.*

Pardon, mon ami; mais c'est que nous cherchons toujours les choses ensemble.

Mme PERLANGE, *à Bélancour.*

Et c'est toujours moi qui les trouve.

SCENE VII.

BÉLANCOUR, *puis* UN GARÇON.

BÉLANCOUR.

Quelle femme! Que de mérite, que de dévouement! et cela avec un mari comme ce bon Perlange! Je le vois, elle n'a pas encore oublié Paul; elle ne l'oubliera peut-être jamais, et malgré cela... Ah! si toutes les femmes étaient ainsi!

AIR : *Si ma femme me voyait.*

Ah! si la femme le voulait,
Quelle ivresse pour tous les hommes!
Oui, pour nous tous, tant que nous sommes,
Le bonheur serait au complet,
Oui le bonheur serait complet.
On ne verrait sur la terre
Pas un seul mauvais sujet,
Pas un seul célibataire...
Ah! si la femme le voulait (*bis*)!

Oui, mais elle ne veut pas!... Et moi qui écris à Paul pour l'engager à venir me rejoindre; qui lui fais de Boulogne une description... (*Il sonne, un garçon paraît.*) Avez-vous mis ma lettre à la poste?

LE GARÇON, *montrant la lettre.*

J'y allais.

BÉLANCOUR, *la prenant.*

Donnez; c'est bien. (*Le garçon sort.*) Je vais lui écrire, au contraire, que Boulogne est un endroit détestable.

Il rentre chez lui. Premier plan, à gauche.

SCÈNE VIII.

PAUL, MORAN, LE GARÇON.

Paul et Moran viennent du fond.

LE GARÇON, *allant au fond.*

Veuillez, messieurs, attendre dans cette salle. Je vais savoir quelles chambres sont disponibles.

PAUL.

Allez.

LE GARÇON, *revenant.*

Ces deux dames qui surveillent leurs bagages sont les femmes de ces messieurs?

MORAN, *tristement.*

Oui. (*A part.*) Hélas!

LE GARÇON.

Alors, il ne faut que deux chambres.

PAUL *et* MORAN.

Quatre! quatre!

LE GARÇON, *désignant la gauche, second plan.*

Nous en avons ici deux qui communiquent ensemble.

MORAN, *vivement.*

Qui communiquent? Pour monsieur et sa femme.

PAUL, *vivement.*

Non, pour toi.

LE GARÇON.

Je vais voir.

Il sort par le fond.

SCENE IX.

PAUL, MORAN.

MORAN.

Tu les prendras, mon cher, c'est plus commode.

PAUL.

Je te les cède.

MORAN.

Entre amis on ne fait pas de cérémonies.

PAUL.

Pourquoi en fais-tu? Pourquoi ne les prends-tu pas?

MORAN.

Parce que... parce que...

PAUL.

Parce qu'elles communiquent; parce que tu veux être libre? Eh bien! je veux l'être aussi; je veux pouvoir sortir de ma chambre et y rentrer sans déranger ma femme.

MORAN.

Eh bien! j'ai la même raison. Je ne veux pas me trouver toujours en face d'une grimace. Si tu savais ce que c'est qu'une scène de jalousie!

PAUL.

Si tu savais ce que c'est qu'une scène de bouderie!

MORAN.

J'aime encore mieux une femme qui ne dit rien qu'une femme qui pousse les hauts cris.

PAUL.

D'ailleurs souviens-toi que ce qui nous a fait revenir sur le parti que nous avions pris de ne pas aller aux bains, c'est la réflexion que nous aurions ici un peu plus de liberté, de distraction, que dans la solitude de nos campagnes.

MORAN.

Voilà pourquoi je ne veux pas de ces deux chambres!

PAUL.

Ni moi non plus!

MORAN.

Eh bien! tu n'es pas forcé... On les donnera à quelque bon ménage.

PAUL.

Elles pourraient bien rester vacantes toute la saison.

MORAN.

Je te laisse, parce que...

AIR *de J. Doche.*

En attendant le garçon,
Je vais rejoindre ma femme.
Je suis sûr que dans son ame
Elle conçoit un soupçon.

PAUL.

Mon cher, tu la crains peut-être!
C'est que tu ne sais pas être
De cette femme le maître.

MORAN.

Je suis son humble valet.

ENSEMBLE.

En attendant, etc.

PAUL.

En attendant le garçon,
Oui, va rejoindre ta femme;
Je suis sûr que dans son ame
Elle conçoit un soupçon.

Moran sort par le fond.

SCENE X.

PAUL.

Ma femme n'est pas jalouse, elle... C'est une indolence! une indifférence! (*Soupirant.*) Ah! (*il s'assied et appuie sa tête sur sa main*) j'ai beau faire! j'aime Constance, oui, je l'aime assurément: mais je sens que je pourrais aimer davantage.

Oui, il y a de ces paroles d'amour, d'enthousiasme, d'adoration que je ne lui dis pas, et que je dirais à une autre, à une autre femme, s'il en existait une telle que ce fantôme de mon imagination, qui se place toujours entre Constance et moi. Inévitable image d'un être qui n'est pas, je le sais; qui ne peut pas exister; qui n'a jamais vécu que dans mon cœur; qui n'a jamais eu de réalité que dans mon cerveau. Assemblage de toutes les perfections, de toutes les grâces; création qui n'a pas d'autre auteur que moi! (*Très-exalté.*) Eh bien! je suis comme Pygmalion : j'adore mon ouvrage!

SCENE XI.

PAUL, LE GARÇON.

LE GARÇON.

Monsieur, il ne nous reste plus que quatre chambres : ces deux-là qui communiquent, comme j'ai eu l'honneur... et deux dans ce couloir (*à droite*) qui sont séparées.

PAUL.

C'est bien, je prends celles qui sont séparées.

Il sort par la droite, au second plan.

LE GARÇON.

L'autre aura le mauvais lot.

SCENE XII.

LE GARÇON, MORAN, Mme MORAN, *puis* CONSTANCE, GARÇONS *et* FEMMES *portant des effets, tous du fond.*

Mme MORAN, *à son mari.*

Où étais-tu donc, coureur?

MORAN, *chargé de paquets.*

Ah! bah! dépêchons-nous.

Il va vers la droite.

LE GARÇON.

Pardon, monsieur, votre ami a pris ces deux chambres.

MORAN, *à part.*

L'égoïste!

LE GARÇON.

Nous n'avons plus que ces deux pièces qui communiquent.

Mme MORAN, *entrant à gauche, second plan.*

Eh bien! entrons.

Elle fait signe au porteur.

CONSTANCE, *entrant par le fond.*

Où sommes-nous?

LE GARÇON, *désignant la droite.*

Ici, madame.

Les porteurs entrent, Constance suit.

MORAN, *à part.*

J'ai toujours joué de malheur. (*Haut.*) Dis-moi, garçon?

LE GARÇON.

Monsieur?

MORAN.

Il n'y a donc plus rien dans l'hôtel?

LE GARÇON.

Plus rien.

MORAN, *emporté.*

Qu'est-ce que que ça veut dire, un hôtel où il n'y a plus rien?

LE GARÇON.

C'est un hôtel où tout est pris.

Ici les porteurs sortent des deux chambres et disparaissent par le fond.

MORAN.

Est-ce qu'on peut fermer la porte de communication?

LE GARÇON.

Non, monsieur.

MORAN.

Y a-t-il deux entrées dans le couloir pour les deux chambres?

LE GARÇON.

Monsieur, j'en suis fâché; mais il n'y a qu'une entrée pour les deux.

MORAN, *colère.*

C'est très-incommode!... ça n'a pas le sens commun.

LE GARÇON, *en sortant, à part.*

On dirait qu'il a peur de sa femme.

Mme MORAN, *brusquement, sortant de sa chambre.*

Eh bien! tu restes là? (*Elle regarde au fond de la salle.*) Tu causais avec quelqu'un?

MORAN.

Avec le garçon.

Mme MORAN, *aigre.*

Les garçons ont la voix bien douce dans ce pays-ci!

MORAN.

Et les femmes l'ont bien rude dans le nôtre!

Mme MORAN.

Veux-tu venir?

MORAN, *déposant les paquets qu'il tient.*

Écoute, chère amie, je te l'ai déjà dit plusieurs fois : plus de jalousie, je t'en supplie, ou tu me feras faire un coup de ma tête... Je suis né pour être fidèle, c'est vrai; mais ne compte pas trop sur mon penchant... Si tu me tourmentes... si tu... je suis capable de... J'en aurai des remords... Mais j'aime encore mieux le crime que le malheur.

Mme MORAN, *trépignant.*

Veux-tu venir?

MORAN.

Tu ne seras plus jalouse?

Mme MORAN.

Eh bien, non.

MORAN.

Si j'entre, tu ne me feras pas de scène de fureur?...

Mme MORAN.

Non, viens!

MORAN.

Pas de scène de réconciliation, surtout!!

Mme MORAN, *avec grand éclat.*

Eh bien, non!!!

MORAN.

Ta parole d'honneur?

Mme MORAN, *frappant du pied.*

Viendras-tu enfin?

MORAN, *à part, prenant les paquets.*

Je comprends le suicide!

Ils entrent, en se querellant, dans leur chambre au second plan, à gauche.

SCENE XIII.

PAUL, *puis* PERLANGE.

PAUL, *à la cantonnade.*

Eh bien! si tu es fatiguée, repose-toi. Je vais m'informer où est mon oncle.

Il va pour sortir par le fond.

PERLANGE, *de même à la cantonnade.*

Bélancour sera bien aise de déjeuner avec nous.

Il va vers la première porte à gauche.

PAUL, *s'arrêtant.*

Cette voix!... M. Perlange?

PERLANGE, *se retournant.*

Paul! Quel bonheur!

Il court à lui et lui prend la main avec effusion.

PAUL.

Vous êtes ici, monsieur Perlange?

PERLANGE.

Où veux-tu que je sois?... Mais toi, ton oncle m'avait dit que tu ne voulais pas venir à Boulogne?

PAUL.

J'ai changé d'idée.

PERLANGE.

Je t'en sais gré, pour ma part. Ma femme aussi, j'en suis sûr, sera bien contente de te revoir.

PAUL, *sourire un peu incrédule.*

Oh! oh!

PERLANGE.

Et toi-même, je pense que tu ne seras pas fâché!... Que veux-tu? moi je n'en fais pas mystère: Je dis à qui veut l'entendre que je suis le plus fortuné des époux, et que Mme Perlange est la plus aimable des femmes... et tout le monde est de mon avis.

PAUL, *froidement.*

Je le crois, monsieur.

PERLANGE.

Comment, tu le crois? Tu devrais dire: Je le sais. Ah! Paul, mon cher ami, c'est parler bien froidement d'une femme qui t'a sauvé la vie.. car sans elle...

PAUL.

Oui, cela est vrai... Aussi, ma reconnaissance...

PERLANGE, *un peu piqué.*

Eh bien! non, tu ne dis pas cela comme il faut; ce n'est pas assez senti... Mais pardon, mon ami, je me figure que tout le monde doit partager mon enthousiasme pour ma femme.

PAUL.

Vous êtes donc bien heureux?

PERLANGE.

Heureux?... Soir et matin je remercie la Providence de m'avoir envoyé cet ange, pour veiller sur mes jours.

PAUL.

Je vous en fais mon compliment.

PERLANGE.

Du reste, demande, informe-toi; parle un peu d'elle ici, et tu verras si mon enthousiasme est de la prévention. Il n'y a qu'un mois que nous sommes aux bains, et malgré sa réserve, elle est connue comme à Paris.

PAUL, *étonné.*

Comme à Paris?

PERLANGE.

Oui, pour la femme la plus aimable, la plus spirituelle...

PAUL.

Que me dites-vous là?

PERLANGE.

Cela t'étonne, toi?... C'est que lorsque tu l'as vue, il y a un an, au château de ton oncle, tu étais malade, tu avais le vertige. Tu ne pouvais apprécier que sa bonté, son zèle, son dévouement... Maintenant que tu te portes bien, je ne te donne pas deux heures pour apprécier la finesse, la grâce, la délicatesse de son esprit... Elle écrit comme un ange.

PAUL, *à part.*

Un *e* à la fin de *venir*, joli compliment pour les anges!

PERLANGE.

Lis un peu son dernier ouvrage: Théodora.

PAUL, *très-étonné.*

Comment, elle est auteur?

PERLANGE.

Ah! mon Dieu! qu'ai-je dit?... Elle qui garde toujours l'anonyme, qui ne veut pas être connue!

PAUL.

Quoi! c'est elle qui a fait Théodora?

PERLANGE.

Ma foi, le voile est déchiré, et d'ailleurs tu seras discret. Oui, mon cher ami; as-tu lu le second volume?

PAUL.

Non, mais je...

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

PERLANGE, *le tirant de sa poche.*

Justement, je l'ai sur moi... Il y a au chapitre VII une anecdote des plus touchantes et des plus délicieusement écrites.

PAUL.

Ah!

PERLANGE.

C'est un jeune homme qui doit se marier avec une jeune fille. Pendant une absence de sa future, il tombe malade. Il est seul dans une maison de campagne isolée. Le hasard fait qu'une femme passe en voiture près de là... Il est nuit. Elle verse! ô bonheur!... non pas pour elle, mais pour le jeune homme La voiture est brisée; il faut demander un gîte. Un domestique l'introduit près du malade; elle est touchée de son état, et reste près de lui pendant un mois pour lui donner des soins. Enfin, grâce à elle, le jeune homme recouvre la santé... Qu'arrive-t-il ?

PAUL, *intrigué et palpitant déjà.*

Oui, oui, qu'arrive-t-il?

PERLANGE.

Que le jeune homme oublie sa future; qu'il devient amoureux fou de la femme à laquelle il doit la vie, non pas seulement parce que cette femme est douce et bonne, mais parce qu'elle a prodigieusement d'esprit. Elle-même, la charmante femme, n'est pas insensible à l'amour du jeune homme; car le jeune homme est très-bien, très-bien, un joli garçon, comme toi... Mais la future arrive. Étonnement de Théodora, en apprenant que le jeune homme a des engagemens avec la jeune fille, et que celle-ci mourra si on lui enlève son futur... Théodora se dévoue, et voici comment...

PAUL, *vivement.*

Oui, oui, voyons comment.

PERLANGE.

Cette adorable femme, quand le jeune homme est rétabli, lui fait croire qu'il a rêvé tout le bien qu'il pense d'elle; que c'est dans le délire qu'il l'a trouvée charmante... Enfin elle fait tant et si bien, à force d'adresse et d'esprit, qu'elle lui persuade qu'elle est une... bête!

Il rit.

PAUL.

Et le jeune homme?

PERLANGE.

Le jeune homme alors revient à sa future; il l'épouse, et Théodora, ayant triomphé de son cœur par sa raison, épouse, elle, un vieux général tout criblé de blessures, dont elle fait les délices.

PAUL, *vivement.*

Oui, oui, je comprends... Et une fois mariée avec le vieux général, tout criblé de blessures... est-ce quelle oublie le jeune homme?

PERLANGE.

Je n'ai pas lu la fin; mais ma femme pourra te le dire... Elle m'a chargé d'aller voir si ton oncle veut déjeuner avec nous... Attends-moi là quelques instans, je te présenterai à ma femme. (*Revenant.*) Singulier jeune homme! croire qu'une femme d'esprit n'a pas d'esprit.

Il rit et entre chez Bélancour.

SCENE XIV.

PAUL, *prenant le volume et s'asseyant à gauche, près de la table sur laquelle il pose le volume.*

Théodora, ou la Volonté. Chapitre VII. (*Parcourant.*) Oui, oui. (*Espaçant par des silences et s'exaltant graduellement.*) C'est cela... des détails dont moi seul puis apprécier tout la vérité... des choses qui se sont passées entre elle et moi, je les trouve là... douces, gracieuses ou brûlantes! (*Dans l'ivresse.*) Oh! cet ange, je ne l'ai donc pas rêvé? Mon amour n'est donc plus sans objet? Cette femme existe, belle, plus belle encore à mes yeux de tout ce qu'elle a fait pour rompre les liens qui devaient nous unir! (*Il laisse le livre, se lève au comble du délire.*) Cette vague image, que je croyais le produit d'un rêve; cette froide statue de Pygmalion, elle s'anime, son teint se colore, elle marche, elle vient à moi, l'œil tout brillant d'un feu céleste .. (*Tourné vers la porte de droite.*) Je vais l'entendre, je vais la voir... (*Mme Perlange paraît.*) Je la vois!!!

SCENE XV.

PAUL, Mme PERLANGE.

Mme PERLANGE, *avec explosion.*

Paul!... Monsieur Paul!...

PAUL, *ardent et contemplatif.*

Oui, c'est moi, Théodora, moi qui m'éveille après un sommeil léthargique qui a duré une année. Pendant ce long sommeil, j'avais fait un rêve impie; j'avais rêvé que la grâce, la délicatesse, l'esprit, n'étaient rien de tout cela; j'avais rêvé que vous étiez une femme vulgaire... Je m'éveille enfin, et vous le voyez, je tombe à genoux pour vous demander pardon de ma crédulité.

Mme PERLANGE, *l'arrêtant.*

Ah! monsieur Paul, je vous en prie...

PAUL, *exalté.*

Ah! madame, que je vous retrouve plus belle et plus séduisante! que d'esprit il vous a fallu pour vous donner l'air de n'en point avoir... Ah! je vous aime!... je vous aime!... Je n'ai pas cessé un seul instant de vous aimer.

AIR :

Oui, je croyais n'aimer qu'une chimère,
Et cependant j'y pensais tout le jour.
A cette image insaisissable et chère
Je prodiguais des paroles d'amour.
Oh! je le sens, j'étais bien ridicule;
Mais maintenant, si je suis transporté,
Si mon cœur bat, si ma main tremble et brûle,
La faute en est à la réalité!

Mme PERLANGE.

Monsieur, je vois que vous savez... Eh bien, il le fallait pour vous, pour Constance, pour votre oncle : j'ai fait ce que j'ai dû faire.

PAUL.

Et ne fais-je pas ce que je dois en vous aimant comme un insensé?

Mme PERLANGE.

Oh! laissez-moi, laissez-moi, il ne faut plus nous voir.

PAUL.

Ne plus nous voir, oh! point de cela, madame! Vous le savez, vous auriez pu m'appartenir à des titres sacrés. En vous offrant mon cœur, je sollicitais votre main, et si vous n'êtes point à moi, est-ce ma faute? Oh! désormais ne vous en prenez qu'à vous du désordre d'un amour qui n'a ni terme ni mesure... Mon destin est de vous aimer jusqu'au dernier soupir, de vous le dire, de vous le répéter sans cesse.

Mme PERLANGE.

Monsieur Paul, ah! je vous en supplie, taisez-vous. M. Perlange peut venir, vous surprendre.

PAUL, *mystérieusement.*

Eh! bien, madame, promettez-moi de consentir à m'entendre dans un moment plus favorable, et alors...

Mme PERLANGE, *avec dignité.*

Je ne promets rien, monsieur. Vous êtes libre de me compromettre. Restez, si vous voulez.

PAUL.

Je me retire, madame, mais ce n'est pas pour vous fuir; c'est pour vous donner le temps de songer que je serais le plus indigne des hommes si je ne sacrifiais pas aux grâces le reste de ma vie, pour les venger de les avoir méconnues un instant.

Il va vers la chambre de sa femme; puis il se détourne brusquement et sort par le fond.

SCENE XVI.

Mme PERLANGE.

Quelle fâcheuse rencontre! Comment se trouve-t-il ici? Qui a pu le tirer d'erreur? Il sait tout... que faire?... Il n'y a pas à hésiter.

SCENE XVII.

PERLANGE, Mme PERLANGE.

PERLANGE, *sortant de chez Bélancour.*

Ah! te voilà, chère amie?... Tu allais au-devant de moi?... Bélancour n'est pas chez lui. Son domestique m'a dit qu'il est sorti par le jardin : nous l'attendrons.*

* Mme Perlange, Perlange.

Mme PERLANGE, *troublée.*

Mon ami... je...

PERLANGE.

Une bonne nouvelle à t'apprendre : son neveu, tu sais, Paul, il est ici avec sa femme et les Moran.

Mme PERLANGE, *jouant la surprise.*

Ah! M. Paul?...

PERLANGE.

Je dois te prévenir que je l'ai trouvé froid quand je lui ai parlé de toi.

Mme PERLANGE.

Froid! Tu crois?

PERLANGE.

Oui; j'aurais voulu qu'il mît plus de chaleur dans l'expression de sa reconnaissance.

Mme PERLANGE.

Ah! bah! il en mettra toujours assez.

PERLANGE.

Eh! bien, non; cela ne me suffit pas, à moi.

Mme PERLANGE, *à part.*

Il est bien difficile.

PERLANGE, *timidement.*

Je dois te prévenir encore, qu'en lui parlant de toi, une indiscrétion m'est échappée... Je lui ai dit que Théodora est ton ouvrage.

Mme PERLANGE.

Ah! c'est toi... (*A part.*) Ce sont toujours eux qui les prennent par la main. (*Haut.*) Laissons là M. Paul, et parlons de choses plus sérieuses.

PERLANGE.

Eh! mon Dieu! je n'avais pas remarqué d'abord... Je te trouve dans une agitation...

Mme PERLANGE.

C'est que j'ai hésité long-temps à dissiper ta confiance...

PERLANGE.

Ma confiance?...

Mme PERLANGE.

Ta confiance aux bains de Boulogne : ils ne te font pas de bien.

PERLANGE.

Mais si...

Mme PERLANGE.

Mais non, je t'assure.

PERLANGE.

Tu penses que...

Mme PERLANGE.

Tu n'as pas bon visage, au moins.

PERLANGE, *commencement de trouble et de crainte.*

Ah! ah!

Mme PERLANGE.

Oui, tu souffres de la poitrine.

PERLANGE.

Tu crois?

Mme PERLANGE.

J'en suis convaincue!

PERLANGE.

Au fait, ce serait bien possible; je m'en rapporte à toi; mais comme l'appétit va bien, je tiens à passer encore un mois ici.

Mme PERLANGE.

Mais...

PERLANGE, *sollicitant.*

J'y tiens, ma chère, surtout à cause de l'arrivée de Bélancour, de Paul.

Mme PERLANGE, *à part.*

Essayons!... (*Haut.*) Eh bien! je ne voulais pas te dire la vérité, de peur de t'alarmer! mais je vois qu'il le faut.

PERLANGE, *effrayé.*

Est-ce que je serais encore plus malade que tu ne disais?

Mme PERLANGE.

Non, tu n'es pas très-malade; les bains de mer ne t'ont pas fait trop de mal.

PERLANGE.

Moi qui croyais qu'ils m'avaient fait beaucoup de bien!

Mme PERLANGE.

Mais il y a une chose plus grave!

PERLANGE.

Une complication?

Mme PERLANGE.

On dit qu'il règne à Boulogne un commencement d'épidémie.

PERLANGE, *bondissant.*

Ah! mon Dieu!

Mme PERLANGE.

C'est peut-être un conte... mais dans l'incertitude...

PERLANGE.

Quelque étranger, sans doute, a apporté cette cruelle maladie?

Mme PERLANGE.

Oui, c'est possible!

PERLANGE.

Et tu as peur de la contagion?

Mme PERLANGE.

Oh! très-grand peur!

PERLANGE.

Tu t'en ressens déjà, peut-être?

Mme PERLANGE.

Un peu.

PERLANGE.

Moi aussi... Sais-tu ce qu'il faut faire? Allons passer le reste de l'été dans le château de ton cousin Bélancour.

Mme PERLANGE, *vivement.*

C'est que la contagion s'étend de ce côté.

PERLANGE.

Alors, il faut partir pour Paris... non pas demain...

Mme PERLANGE.

Mais aujourd'hui.

PERLANGE.

A l'instant!

Mme PERLANGE.

Je vais donner des ordres... Dans un quart d'heure nous serons en voiture. (*A part.*) J'étais sûre que l'épidémie produirait son effet.

Elle rentre chez elle.

SCENE XVIII.

PERLANGE, *se touchant la poitrine.*

C'est vrai.... j'ai mal à la poitrine.... Quelle femme attentive! Sans elle, je ne m'en serais pas aperçu... Oh! oui, je suis malade... C'est désagréable avec l'appétit que j'ai... Bah! tout cela disparaîtra quand nous serons de retour dans ma jolie campagne à deux lieues de Paris.

SCENE XIX.

M. *et* Mme MORAN, CONSTANCE, PAUL, PERLANGE.

M. et Mme Moran viennent de leur chambre; Constance de la sienne; Paul du fond.

CONSTANCE, *à part, avec ennui.*

Il me laisse seule!

MORAN, *fuyant sa femme.*

Tu m'avais promis de ne pas faire de scène de réconciliation.

Mme MORAN, *apercevant Perlange.*

M. Perlange!

CONSTANCE, *de même.*

M. Perlange!

MORAN, *de même.*

M. Perlange!

PERLANGE, *passant au milieu.*

Oui, mes amis, c'est moi qui, il y a cinq minutes, aurais été le plus heureux des hommes de vous rencontrer; mais qui, dans ce moment... Ma femme donne des ordres... nous allons partir pour Paris.

PAUL, *à part.*

Elle veut fuir!

MORAN.

Ah! déjà?

Mme MORAN.

Pourquoi contrarier monsieur?

PERLANGE, *mystérieusement et effaré.*

Vous êtes des amis, d'anciens amis, je dois vous dire tout : (*articulant*) il y a un commencement d'épidémie à Boulogne.

Terreur de tous.

Mme MORAN.

Ciel!

Elle sonne.

CONSTANCE.

Ah! mon Dieu!

Elle sonne; des garçons et des servantes paraissent.

Mme MORAN, *à un garçon.*

Hé! vite! vite! transportez nos bagages qui ne

sont pas encore défaits; mettez-les dans la voiture et attelez.

Les garçons et servantes entrent dans les chambres.

PERLANGE.

C'est qu'on dit que l'épidémie s'étend du côté de Châlons.

CONSTANCE, *vivement.*

Je n'y veux pas retourner!

PERLANGE.

Écoutez : faites une chose, une chose charmante. J'ai un petit château, un Eldorado, aux portes de Paris; un grand parc, un théâtre où nous jouons la comédie. Venez y passer le reste de la belle saison! Eh?

MORAN, *à part.*

A Paris, je pourrai me distraire de ma femme! (*Haut.*) J'accepte!

PAUL, *à part.*

Je la verrai! (*Haut.*) J'accepte.

PERLANGE, *à Paul, lui prenant la main.*

Merci, mon cher ami.

SCENE XX.

LES MÊMES, BÉLANCOUR.

BÉLANCOUR, *à part, sans voir, du fond.*

Ma lettre est partie, je suis tranquille. Paul ne viendra pas.

Il est entre Constance et Paul.

PAUL.

Mon oncle, nous voici!

BÉLANCOUR, *surpris.*

Ah! mon Dieu!

PERLANGE, *à Bélancour.*

Tu es des nôtres. Nous partons pour Paris : il y a quatre places dans notre calèche.

BÉLANCOUR.

Non, je reste avec Paul.

PERLANGE.

Il vient avec nous, M. Moran, Mme Moran.

Mme MORAN.

Il règne à Boulogne une épidémie!

CONSTANCE.

Qui fait des ravages affreux!

BÉLANCOUR, *effrayé, sonnant.*

Holà!... hé!... quelqu'un!... Garçon, mes effets, à l'instant, dans la calèche de monsieur!

SCENE XXI.

LES MÊMES, Mme PERLANGE.

Mme PERLANGE, *en entrant.*

Dans cinq minutes, tout est prêt.

PERLANGE.

Tu ne sais pas? je leur ai dit... Ils viennent tous à Paris... dans notre château.

Mme PERLANGE.

Ah! ils...? (*A part.*) Il paraît qu'il y tient!

MORAN, *à Constance.*

Partons! partons!

Mme MORAN.

Pourquoi ne me dis-tu pas cela, à moi?

PERLANGE.

J'ai bien tout ce qu'il me faut : mon chocolat, mes pastilles. C'est qu'en voyage...

PAUL, *bas, à Mme Perlange.*

Oh! malgré vous, je suis heureux!

Mme Perlange passe près de son mari.

BÉLANCOUR, *à Paul.*

Donne la main à ta femme.

CONSTANCE, *boudeuse.*

Oh! j'irai bien seule!

PERLANGE.

Allons, allons, en voiture. Vous savez que je prends toujours le coin de droite, au fond. Sans cela je serais malade.

Garçons et servantes paraissent chargés d'effets.

LE GARÇON.

Je meurs de fatigue.

MORAN.

Dépêchons-nous.

AIR *nouveau de Doche.*

Ici, l'on ne peut séjourner,
Garçon, voulez-vous bien m'entendre?

LE GARÇON.

Je puis à peine me traîner.

MORAN, *effrayé.*

Le fléau vient de le surprendre.
Mon chapeau donc!

PERLANGE.

Et mon bonnet!

CONSTANCE.

Mon châle!

Mme MORAN.

Où donc est ma cassette?

PAUL.

Ma canne à l'instant!

PERLANGE.

Ma douillette!

CONSTANCE.

Mes gants, vite!

Mme MORAN.

Mon mantelet!

PERLANGE.

Garçon!

LE GARÇON.

Monsieur?

Mme MORAN.

Garçon!

LE GARÇON.

Madame?

TOUS.

Garçon, garçon, garçon!

LE GARÇON.

A l'instant, je vais rendre l'ame.

MORAN.

Redoutons la contagion.

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

Mme PERLANGE.

Allons, mettons-nous en voyage,
Amis, il est temps de partir.
Désignant Paul, à part.
Allons, allons, prenons courage ;
De son amour j'espère le guérir.

ENSEMBLE.

PAUL.

Allons, mettons-nous en voyage,
Amis, il est temps de partir.
Désignant Mme Perlange.
Allons, allons, prenons courage,
Par mon amour je saurai l'attendrir.

LES AUTRES.

Allons, mettons-nous en voyage,
Amis, il est temps de partir ;
Fuyons ce funeste rivage
Où le fléau commence de sévir.

Durant ce final, Mme de Verlieu, au milieu de la scène, rit à part de la terreur des autres, qui, tandis qu'elle chante seule les quatre premiers vers de l'ensemble, font leurs dispositions pour le départ. M. Perlange endosse la douillette ; Mme Moran prend la cassette ; puis, ils reviennent tous sur le devant de la scène, et, le morceau chanté, ils sortent vivement par couples, suivis des garçons et des servantes. Sortie par le fond.

Rideau

ACTE TROISIÈME.

Salon d'été dont le fond est ouvert sur un jardin ; à gauche latéralement, un cabinet ayant porte sur le théâtre, et fenêtre en face du spectateur ; à droite, de même ; au deuxième plan de droite, une porte. Huit jours après le deuxième acte.

SCENE PREMIERE.

BÉLANCOUR, *du fond;* Mme PERLANGE, *de la droite, deux petits cahiers à la main.*

Mme PERLANGE, *corrigeant au crayon, à part.*

Oui, ces légères corrections feront bien.

BÉLANCOUR.

Ah ! belle cousine, je vous cherche ; mais je suis importun peut-être ?... Vous composez?

Mme PERLANGE.

Je corrige.

BÉLANCOUR.

On dirait des rôles de théâtre !

Mme PERLANGE.

Pourquoi pas?... Les femmes aujourd'hui se mêlent de tout, et ne s'en tirent pas trop mal.

BÉLANCOUR, *un peu railleur.*

Comment donc ! à merveille ! Ce qu'elles font dans le monde, elles le font dans notre littérature ; s'il y a de la grâce, de la fraîcheur, de la délicatesse, c'est à elles que nous le devons.

Mme PERLANGE, *corrigeant toujours.*

La vigueur ne leur manque pas au besoin.

BÉLANCOUR.

Elles sont capables de tout.

Mme PERLANGE.

Ne raillez pas.

BÉLANCOUR.

Je n'ai garde !

Mme PERLANGE, *raillant.*

Vous n'aurez plus de révolutions, messieurs, quand les femmes s'occuperont de politique.

BÉLANCOUR, *s'inclinant et raillant.*

Comptez sur ma voix, madame, aux prochaines élections.

Mme PERLANGE.

Vos plaisanteries me font oublier mes rôles.

BÉLANCOUR.

Mais, à propos de rôles, savez-vous que le mien est difficile et fatigant? Depuis une semaine que nous sommes installés dans votre château, j'ai beau prêcher mon neveu sur sa coupable passion, il ne veut rien écouter, et je suis réduit, pour l'empêcher de vous parler en tête-à-tête, à être toujours avec lui ou avec vous... Avec vous, c'est le beau côté de mon rôle ; mais avec lui, c'est assommant. Sitôt que je le quitte, je suis sûr qu'il vous cherche. (*Paul passe au fond, se détourne et s'enfuit.*) Et tenez, tenez, voyez-vous, si je n'eusse pas été là ?

Mme PERLANGE.

Ah ! cette fois, il a grand tort ; il pourrait fort bien attendre.

BÉLANCOUR.

Attendre... quoi ?

Mme PERLANGE.

L'heure du rendez-vous que je lui ai donné.

BÉLANCOUR.

Un rendez-vous?

Mme PERLANGE.

C'est le seul moyen d'en finir. Les obstacles que nous lui opposons, moi, par la réserve et la fuite, vous par votre interposition continuelle ; tout cela ne

fait qu'irriter sa passion, et n'aboutirait sans doute qu'à un éclat. Il faut que les obstacles viennent de lui-même, de sa conscience, de sa raison; alors seulement nous serons sûrs de lui. C'est pour cela que je lui ai promis le tête-à-tête qu'il m'a furtivement demandé tandis que nous prenions le thé.

BÉLANCOUR.

J'y étais; je ne m'en suis pas aperçu.

Mme PERLANGE, *souriant.*

C'est que les femmes ne laissent voir que ce qu'elles veulent bien montrer.

BÉLANCOUR.

Ah çà! mais ne craignez-vous pas que dans ce tête-à-tête...?

Mme PERLANGE.

Je veux l'amener à convenir qu'il a tort de m'aimer.

BÉLANCOUR.

De vous aimer, je ne sais; de vous le dire, à coup sûr.

Mme PERLANGE.

C'est aussi uniquement de me le dire que je lui en veux... Quant à m'aimer, je le lui pardonne... on n'est pas le maître de ses sentimens; on l'est toujours de ses actions, et sa conduite est très-blâmable.

BÉLANCOUR.

Ainsi...

Mme PERLANGE.

Je vous donne congé pour aujourd'hui, vous êtes libre; vous pouvez aller à la pêche avec M. Perlange.

BÉLANCOUR.

La pêche! je n'ai jamais compris ce passe-temps cruel.

Mme PERLANGE.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Comme vous, cousin, je le pense,
Cet exercice, sans efforts,
Peut révolter, en conscience;
Mais lui n'a pas un seul remords.
Oui, mon mari, je vous assure,
Sait l'art de pêcher, de façon
Qu'il est le père du poisson...
Car il lui donne la pâture.

BÉLANCOUR, *riant.*

Ce bon Perlange! il est bien maussade depuis une semaine.

Mme PERLANGE.

Juste depuis le temps que vous êtes tous ici.

BÉLANCOUR.

Ah!

Mme PERLANGE.

Mais il ne faut pas lui en vouloir; ce n'est pas sa faute, c'est la mienne.

BÉLANCOUR.

La vôtre?

Mme PERLANGE.

Je veux le corriger d'attirer du monde chez lui; je veux l'amener à vous renvoyer tous.

BÉLANCOUR.

Comment?

Mme PERLANGE.

Depuis que vous êtes au château, je le prive de ses domestiques, je les mets à votre disposition; je les envoie à Paris faire des commissions inutiles; enfin je le néglige moi-même, je ne m'occupe plus de lui; j'ai l'air d'être accaparée par mes hôtes. Soyez tranquille, aussitôt qu'il s'apercevra que vous usurpez les soins qui lui sont dus, il vous priera très-poliment...

BÉLANCOUR.

C'est lui, je l'entends; il gronde.

SCENE II.

BÉLANCOUR, Mme PERLANGE, PERLANGE.

Il vient de la seconde porte à droite.

PERLANGE.

C'est inconcevable, ma chère amie, je ne trouve rien de ce dont j'ai besoin; je suis obligé de sonner, d'appeler, de crier...

BÉLANCOUR.

Cela te fait faire de l'exercice.

PERLANGE.

Tu plaisantes... je voudrais te voir à ma place. Depuis une semaine, on dirait qu'un mauvais génie détourne exprès les objets les plus nécessaires; il n'y a plus d'ordre, plus de règle, plus de symétrie: je trouve une babouche près de mon lit et l'autre dans ma bibliothèque. Tout cela m'offusque, me trouble... j'ai la tête d'une lourdeur!... Voici bientôt cinq minutes que je cherche ma ligne, une ligne d'une justesse! ah! oui! je ne la trouve pas!

Mme PERLANGE.

Je sais où elle est.

PERLANGE.

A la bonne heure.

Mme PERLANGE.

Elle est dans la serre; M. Paul l'a cassée hier, et c'est là qu'on a jeté les morceaux.

PERLANGE.

Ces jeunes gens ne savent pas manier... enfin c'est un petit malheur. Et mon fusil, un Lepage superbe, où est-il?

Mme PERLANGE.

Je l'ai prêté à M. Moran tout le temps qu'il nous fera le plaisir de rester ici.

PERLANGE.

Ah! c'est donc lui qui tire des moineaux tous les matins sous ma fenêtre? Il quitte sa femme de bonne heure, M. Moran... Enfin, c'est un petit malheur. (*A Bélancour.*) Dis-moi, il me reste deux lignes passables, veux-tu venir à la pêche avec moi?

BÉLANCOUR.

Volontiers!

PERLANGE.

C'est un exercice que j'aime beaucoup... c'est comme une image de la guerre.

Mme PERLANGE, *souriant.*

Tu veux dire du guet-apens ?

BÉLANCOUR.

Au revoir, belle cousine.

PERLANGE.

Si nous prenions la calèche?

Mme PERLANGE, *à Bélancour.*

Il veut faire la guerre comme les gentilshommes sous Louis XV, en voiture.

BÉLANCOUR.

La rivière n'est qu'à deux pas.

PERLANGE.

D'ailleurs, je suis fatigué ; j'ai tant couru dans ma chambre...

Mme PERLANGE, *souriant.*

Et sa chambre est très-grande.

PERLANGE.

AIR *du Verre.*

Allons, profitons du matin ;
J'augure bien de cette pêche.

BÉLANCOUR.

Et c'est pour porter le butin
Que tu veux prendre la calèche ?

PERLANGE, *à sa femme.*

Oui, cette fois-ci, tout de bon,
Je veux, au retour de la course,
T'offrir quelque joli poisson...

Mme PERLANGE, *souriant.*

Alors mon ami, prends ma bourse.

PERLANGE, *à Bélancour.*

Viens, passons par le petit jardin.

Ils sortent par la seconde porte à droite, Mme Moran paraît.

SCENE III.

Mme MORAN, Mme PERLANGE.

Mme MORAN, *venant du fond, à gauche.*

Dites-moi, madame, vous n'auriez pas vu mon mari?

Mme PERLANGE.

Non.

Mme MORAN.

Je le cherche partout ; il me fuit, il m'abandonne. Hier il est allé à Paris sans me prévenir, et j'ai passé tout le jour à pleurer dans ce cabinet, qui fait suite à ma chambre.

A gauche, premier plan.

Mme PERLANGE.

Je vous l'ai dit cent fois : c'est que vous lui faites un tourment des douceurs de l'intimité.

Mme MORAN.

Je suis la plus malheureuse des femmes!... chaque jour il me donne des motifs d'être jalouse.

Mme PERLANGE.

Parce que vous en voyez partout.

Mme MORAN.

Je souffre! oh ! je souffre !... mais je vous le dis parce qu'entre femmes on peut tout se dire : qu'il prenne garde à lui!... Lorsqu'un cavalier me fait la cour, me dit des douceurs, je suis si furieuse, que je cherche à l'aimer; mais je ne peux pas! je ne peux pas!

Mme PERLANGE, *à part.*

Ni le cavalier non plus. (*Haut.*) C'est très-heureux ! Ne cherchez pas ces choses-là ; il y a tant de femmes qui cherchent à ne pas aimer, et qui ne trouvent pas!

Mme MORAN.

Mais conçoit-on ce parti pris de m'éviter?

Mme PERLANGE.

Ce sont vos scènes de jalousie qui lui font craindre le tête-à-tête.

Mme MORAN.

Mais il serait encore plus volage si je ne lui faisais pas de scène, si je ne le mettais pas au régime de la terreur.

Mme PERLANGE.

Vous avez tort; vous le harcelez, vous le persécutez, vous l'étourdissez... Eh! mon Dieu! on est jalouse, soit, c'est un malheur ; mais on ne le laisse pas paraître ; on joue la confiance, cela vaut toujours mieux.

Mme MORAN.

La confiance avec lui! comme il en abuserait, le monstre!

Mme PERLANGE.

Vous vous trompez ; un mari qui est toujours poursuivi par sa femme la fuit; un mari que sa femme feint d'éviter la cherche. Vous êtes femme, et vous ignorez ces choses-là ?

Mme MORAN.

Vous êtes sûre?... Eh bien! je suis décidée à ne plus le suivre.

Mme PERLANGE.

AIR : *Vos maris en Palestine.*

Oui, croyez-moi bien, ma chère,
Ce système-là vaut mieux
Que la plainte et la colère,
Et les regards furieux,
Moyens bien infructueux.
Comptez sur la réussite
En suivant ce conseil-là.

Mme MORAN.

Mais j'ai remarqué cela :
Quand je le cherche, il m'évite ;
Quand je le fuis, il s'en va !

Mme PERLANGE.

Alors, prenez un juste milieu. Il ne faut ni le fuir ni le chercher, il faut l'attendre.

Mme MORAN.

Allons, je vais l'attendre; mais qu'il vienne vite, autrement.

Elle entre dans le cabinet de gauche et disparaît par la chambre contiguë à ce cabinet ; Mme Perlange ferme la porte du cabinet et en retire la clef, puis elle va au fond et fait un signe à l'extérieur à droite .

SCENE IV.

MORAN, Mme PERLANGE, CONSTANCE.

Mme PERLANGE.

Venez, venez! je suis seule.

MORAN, *désignant le côté par où sa femme est sortie.*

C'est que j'avais aperçu l'ennemi. Eh bien! avez-vous fait les corrections?

Mme PERLANGE.

Oh! c'est très-peu de chose. En relisant vos rôles dix minutes, vous les saurez comme vous les saviez hier.

Elle donne les deux rôles.

CONSTANCE, *indolente.*

Bien.

Mme PERLANGE.

Du reste, toujours le même secret, le même mystère; c'est une surprise que je ménage à M. Perlange pour le jour de sa fête, qui a lieu dans une semaine. Nous rouvrirons notre théâtre par cette pièce, une comédie à tiroirs.

MORAN.

Ah çà! est-ce que cette comédie n'aura qu'une scène?

Mme PERLANGE.

Non, assurément; j'attends quelques amis de Paris qui doivent jouer les autres rôles.

MORAN.

Ah! ah!

Mme PERLANGE.

N'en parlez à qui que ce soit; qu'on ne surprenne pas ces rôles entre vos mains... il est onze heures et demie, à midi vous répéterez ensemble dans le lieu convenu.

CONSTANCE.

Eh bien! monsieur Moran, allez étudier, et à midi...

MORAN, *sort en bourdonnant comme un homme qui étudie; arrivé au fond, il dit :*

Ma femme est de ce côté, obliquons à droite.

Il disparaît par la droite.

CONSTANCE.

J'ai laissé partir M. Moran pour vous parler.

Mme PERLANGE.

Vous avez du chagrin!

CONSTANCE.

Je m'ennuie... Paul est si indifférent!

Mme PERLANGE.

C'est que vous le boudez, ma chère Constance; c'est qu'au lieu de vous montrer à ses yeux un peu jalouse, un peu inquiète de son oubli, vous affectez l'indifférence vous-même. Cela n'est pas bien.

CONSTANCE, *dédaigneuse.*

S'il ne me parle pas, je ne lui parle pas; s'il ne me propose pas de m'emmener partager un plaisir avec lui, je n'ai garde de le lui demander.

Mme PERLANGE.

Eh bien! ma chère amie, vous avez tort. Ce n'est pas le moyen de le ramener. Quelquefois un mari, pour s'assurer de notre amour, excite exprès en nous quelques alarmes. Croyez-vous qu'il soit bien flatteur pour lui de trouver de l'indifférence là où il croyait faire naître l'agitation? Cela le blesse, l'irrite, car un mari est une espèce de roi, d'autocrate; et il est dangereux de blesser un autocrate.

CONSTANCE.

Je suis trop fière pour aller au-devant de lui.

Mme PERLANGE.

Croyez-moi, Constance, ce manége...

CONSTANCE.

S'il aime une autre femme?

Mme PERLANGE.

Le moyen de le ramener à vous, c'est de lui donner du remords par votre amabilité, par votre empressement, même par quelques reproches tendres. Tenez : Mme Moran est trop jalouse, trop furieuse; vous, Constance, vous êtes trop calme et trop dédaigneuse.

CONSTANCE, *très-émue.*

Ah! je ne suis pas moins malheureuse qu'elle, et si vous promettiez de n'en rien dire...

AIR *nouveau de Doche.*

Oui, je vous le dis tout bas,
Tout bas en cachette,
Oui, je vous le dis tout bas;
Mais n'en parlez pas.

J'aime mon mari, je l'aime!
Cet amour fait mon tourment.
Et c'est un supplice extrême
De le voir indifférent :
Oui c'est un supplice extrême,
Surtout au commencement.
Oui, je vous le dis, etc.

Quand, par extraordinaire,
Il m'attire dans ses bras,
Je me venge et fais la fière,
Contre mon désir, helas!
Je me venge et fais la fière
Contre un désir plein d'appas!

Oui, je vous le dis tout bas, etc.

Mme PERLANGE.

Prenez garde, ma chère; il est bon, sans doute, de ne pas prodiguer son cœur, même à son mari; mais je vous dirai un secret de femme.

CONSTANCE.

Un secret!

Mme PERLANGE.

Même air.

Oui, je vous le dis, etc.

Le mariage est, je pense,
Un jeu qui veut du talent,
Il faut, quand on a la chance, } *bis.*
La saisir adroitement.

Oui, je vous le dis, etc.

Quand votre mari, ma chère,
Vient à vous, par accident,
Vous pouvez faire la fière,
Mais pas éternellement :
Vous pouvez faire la fière,
Mais céder, en résistant.

Oui, je vous le dis, etc.

CONSTANCE.

Eh bien ! cousine, je suivrai vos conseils.

Elle sort par le fond, à droite, par où Moran est sorti.

SCENE V.

Mme PERLANGE, *seule.*

Voici le moment critique. Ah ! j'ai besoin de toute ma volonté pour triompher de mon émotion. Paul va venir, Paul, l'homme que j'ai aimé... et il faut qu'il ignore ce qui se passe dans mon cœur, il faut que ma raison seule se montre, il faut qu'il s'éloigne de moi volontairement, qu'il revienne à sa femme, et que désormais je ne craigne plus de le rencontrer. Le voici, soyons bien maîtresse de moi-même. Il y va de son bonheur et du mien; il y va de notre honneur.

SCENE VI.

PAUL, Mme PERLANGE.

Paul vient du fond à gauche.

PAUL, *accourant agité.*

Me voici, madame, nous sommes seuls.

Mme PERLANGE.

J'ai éloigné tout le monde, il n'y a que nous dans le château.

PAUL, *frémissant.*

Seuls ! oh ! savez-vous tout ce qu'il y a de délire dans ce mot ? Seul ! près de la femme qu'on aime ! seul, après un siècle de contrainte et de tourment ! Nous sommes seuls... ah ! je puis donc vous dire...

Mme PERLANGE, *vivement.*

Rien, rien ! car je suis convaincue de la sincérité...

PAUL, *vivement.*

Oh ! il y a mieux que cela.

Mme PERLANGE.

Et de la violence de votre amour.

PAUL.

Oh ! oui.

Mme PERLANGE.

Eh bien ! un amour vrai doit être capable de tous les sacrifices. Je ne vous demande pas, quant à présent, de vous éloigner...

PAUL, *vivement.*

Ah ! je ne le pourrais pas.

Mme PERLANGE, *souriant.*

Raison de plus... je demande que vous m'écoutiez sans m'interrompre. Est-ce trop exiger de vous ?

PAUL.

Parlez, parlez, madame, je vous écoute... je ferai du moins tout mon possible.

Mme PERLANGE.

Asseyez-vous.

PAUL.

Oh ! c'est à genoux, madame...

Mme PERLANGE, *bonne et sourieuse.*

Monsieur Paul, l'attitude que vous voulez prendre n'est pas convenable en cette circonstance... Un homme à genoux remercie ou demande : je vous ai prié de ne rien demander, et, d'un autre côté, jusqu'à présent, vous n'avez pas, je pense, à me remercier.

PAUL.

Oh ! c'est bien vrai, madame !

Mme PERLANGE.

Donc, asseyez-vous.

PAUL.

Je m'assieds, je m'assieds.

Tous deux prennent un siége.

Mme PERLANGE, *à part.*

Ah ! mon Dieu ! que voulais-je lui dire ? (*Haut.*) Monsieur Paul...

PAUL, *les mains jointes, et la regardant incisivement.*

Oh ! madame...

Mme PERLANGE.

Écoutez-moi sans me regarder.

PAUL.

Oui, oui, je le préfère, pour ne pas vous interrompre.

Il se détourne.

Mme PERLANGE, *à part.*

Pauvre jeune homme ! il est bien obéissant. (*Haut.*) Monsieur Paul ! (*Paul se retourne et se détourne.*) C'est une histoire que je veux vous raconter.

PAUL.

Une histoire ?

Mme PERLANGE.

Oui, monsieur.

PAUL.

Comment, madame, une histoire, pour me distraire de mon amour, pour...

Mme PERLANGE.

Pour vous en guérir.

PAUL, *se levant.*

Il est inutile que vous me la racontiez!

Mme PERLANGE, *faisant un mouvement pour se lever.*

Alors, monsieur, je me retire.

PAUL, *se rasseyant vivement.*

Je me rassieds et j'écoute.

Mme PERLANGE.

Cette histoire, je ne l'ai pas lue; on ne me l'a pas racontée; je l'ai vue; j'y ai même joué un rôle.

PAUL, *vivement.*

Dans une histoire d'amour?

Mme PERLANGE.

Oui, monsieur; c'était un rôle de confidente.

PAUL, *rassuré.*

Ah! je vous écoute, madame.

Mme PERLANGE.

Il y a dix ans, une de mes amies était mariée à un sexagénaire, homme fantasque, épineux, difficile, honnête homme d'ailleurs.

PAUL.

Aimait-elle son mari?

Mme PERLANGE, *à part.*

Il est singulier que cela fasse toujours question. (*Haut.*) D'amour, non; par devoir, par raison, oui.

PAUL.

Mais aimait-elle quelqu'un d'amour?

Mme PERLANGE.

Monsieur Paul, vous m'interrompez, et vous me regardez. (*Paul se détourne.*) Un jeune homme fut présenté et reçu dans la maison.

PAUL.

Ah!

Mme PERLANGE.

C'était le modèle des jeunes gens de son âge: aimable, spirituel, brave, et d'une droiture de cœur!... un jeune homme comme je n'en connais pas, qui comprenait la société, et qui savait en respecter toutes les lois.

PAUL, *avec dépit.*

Oui, je devine ce que vous allez dire: il aima votre amie, et il eut la force de lui cacher son amour, de respecter le lien qui l'unissait à un autre.

Mme PERLANGE.

Il se déclara.

PAUL.

Ah! c'est bien.

Mme PERLANGE.

Bien? vous trouvez? ce n'est pas mon avis; mais il ne se déclara qu'après deux ans de tourmens et de silence.

PAUL.

Et cette femme?

Mme PERLANGE.

J'étais sa confidente; elle aimait ce jeune homme.

PAUL, *enchanté.*

Vous voyez bien, madame!

Mme PERLANGE.

Vous allez voir, monsieur! Elle eut la force de dissimuler cet amour, de le renfermer dans son cœur. Elle défendit au jeune homme de lui jamais parler du sien; elle l'éloigna. Vous voyez bien, monsieur! Le jeune homme obéit.

PAUL.

Et il ne revint pas? C'est que son amour n'était qu'une comédie.

Mme PERLANGE.

Il revint quelque temps après.

PAUL, *enchanté.*

Ah! vous voyez bien, madame!

Mme PERLANGE.

Il avait horriblement souffert. La désolation et le désespoir se peignaient sur ses traits; il surprit, seule, la femme qu'il aimait, et se présenta, ainsi désespéré, devant elle.

PAUL.

Et cette femme impitoyable...

Mme PERLANGE.

Cette femme? elle ne put résister à tant d'amour.

PAUL, *ravi, se levant.*

Ah! vous voyez bien, madame!

Mme PERLANGE, *se levant.*

Monsieur Paul, voulez-vous écouter?

PAUL.

Mais cette histoire est finie: ils furent heureux; ils sont...

Mme PERLANGE.

Heureux? c'est impossible, monsieur; car tous les deux, sans provocation, sans aucun des motifs admis par les maximes les plus frivoles du monde, tous deux avaient outragé un homme, un vieillard; un vieillard, monsieur, c'est une double lâcheté.

PAUL.

Outragé?

Mme PERLANGE.

Oui, monsieur, tous deux avaient commis un crime, plus grave que le vol et que la calomnie; car le vol peut se réparer par la restitution, la calomnie par une rétractation publique. Ils avaient commis un outrage qui fait mourir dans le remords celui qui l'a commis, et dans la douleur ou la haine celui qui l'a reçu.

PAUL.

Le monde a fait des lois ridicules, injustes, barbares; et, après tout, ils sont dédommagés par leur amour.

Mme PERLANGE.

Laissez-moi donc finir. Ce noble jeune homme, qui, aujourd'hui encore, est honoré pour ses talens et sa probité, et qui mérite de l'être, ce jeune homme subit la loi des choses humaines: il cessa d'aimer cette femme; ils se séparèrent après trois ans d'amour.

PAUL.

Quoi?

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

Mme PERLANGE.

Et voici la fin, qui n'a rien d'éclatant, rien d'extraordinaire; pas une goutte de sang versé, un résultat vulgaire : le monde, qui finit toujours par tout savoir, a tout su. Le mari ne s'est point séparé de sa femme, mais il la méprise. Le monde reçoit encore cette femme, mais il la méprise; et son amant, marié aujourd'hui, et qui mépriserait sa femme si elle commettait la même faute, l'amant a trop de logique dans l'esprit pour ne pas mépriser aussi son ancienne maîtresse.

PAUL.

Quoi ! ce jeune homme a été assez lâche...?

Mme PERLANGE.

Que voulez-vous? Il avait cru pouvoir aimer toujours, et il se trouvait qu'il n'aimait plus.

PAUL.

Mais la délicatesse lui faisait un devoir...

Mme PERLANGE.

Vous admettez donc qu'il y ait autre chose que de la passion dans ce monde, qu'il y ait des devoirs à remplir?

PAUL.

Assurément.

Mme PERLANGE.

Faut-il que je vous rappelle ceux d'un homme marié?

PAUL.

Eh! madame....

Mme PERLANGE.

Monsieur Paul, répondez-moi : quelle opinion auriez-vous de votre femme si elle ressemblait...?

PAUL.

Oh! ne m'interrogez pas : je ne sais rien, rien qu'une chose, c'est mon amour, mon invincible amour pour vous. Oh ! oui, je vous aime en dépit de tout ce que vous pourriez me dire, cela est ainsi, c'est une fatalité!

Mme PERLANGE.

Quoi! monsieur, si Constance avait un amant, vous l'apprendriez avec indifférence? vous pourriez voir de sang-froid un homme aux pieds de la femme qui vous appartient et dont l'honneur est le vôtre? vous entendriez sans indignation des paroles d'amour échangées entre eux? Si cela était, monsieur Paul, je saurais à quoi m'en tenir sur la noblesse de votre caractère.

PAUL.

Vous cherchez à me faire prendre le change; mais je vous l'ai dit : si vous me repoussez, le désespoir...

Mme PERLANGE, *après un coup d'œil à la pendule, à part.*

Bientôt midi! (*Haut.*) Monsieur Paul, réprimez ces éclats : quelqu'un peut venir, nous entendre...

PAUL.

Eh bien!

Midi sonne.

Mme PERLANGE, *bas et mystérieusement.*

AIR : *Aux bords du Gange.*

Promettez-moi d'avance

PAUL, *de même.*

Je vous promets d'avance

Mme PERLANGE.

D'être un homme d'honneur,

PAUL.

D'être un homme d'honneur,

Mme PERLANGE.

De garder le silence

PAUL.

De garder le silence

Mme PERLANGE.

Sur la moindre faveur.

PAUL.

Sur la moindre faveur.

ENSEMBLE.

PAUL.

Ah! qu'elle est douce et bonne!
Mon succès est certain.
Sa fierté l'abandonne,
Et son cœur cède enfin.

Mme PERLANGE, *à part.*

Il me croit douce et bonne;
Qu'il attende la fin.
La leçon que je donne
Doit l'éloigner soudain.

Mme Perlange entre dans le cabinet de droite suivie de Paul enchanté. En même temps Mme Moran paraît dans le cabinet de gauche, une tapisserie à la main. Moran et Constance, leurs rôles à la main, entrent par le fond, regardent si personne ne les observe.

SCENE VII.

Mme MORAN, MORAN, CONSTANCE, PAUL, Mme PERLANGE.

Mme MORAN.

Allons, je vais l'attendre.

Elle s'assied.

MORAN, *à Constance.*

Il n'y a personne : nous sommes seuls.

CONSTANCE.

Du mystère!

Mme MORAN, *entendant.*

Ah! mon Dieu!

Un flacon sous le nez.

PAUL, *bas.*

C'est la voix de ma femme! entrons dans cette chambre.

A la suite du cabinet.

Mme PERLANGE, *qui a furtivement ôté la clef.*

La porte est fermée en dedans.

PAUL, *troublé.*

Quel contre-temps!

MORAN, *à part.*

Je ne peux jamais me souvenir du commencement. (*Il lit son rôle et cherche à retenir.*) « Enfin, » nous sommes seuls. Ce bienheureux tête-à-tête » si instamment demandé, si ardemment attendu...»

Mme MORAN, *écoutant.*

Ah!

PAUL, *de même.*

Quoi?

Mme PERLANGE, *à part.*

Bien!

CONSTANCE, *lisant.*

« Oui, j'ai eu la faiblesse de vous l'accorder » pour vous dire. »

Moran fait signe à Constance de se taire et va voir au fond.

Mme MORAN, *à part.*

C'est Constance!

PAUL, *à part.*

C'est Moran!

Mme PERLANGE, *à Paul, bas.*

Un homme passionné comme vous!

MORAN, *revenant et lisant.*

« Et que pouvez-vous me dire qui justifie votre » indifférence pour l'amour le plus vrai, le plus » profond qui jamais ait fait battre un cœur » d'homme? »

Mme MORAN, *à part.*

Le scélérat!

Flacon sous le nez.

CONSTANCE, *lisant.*

« Je vous dirais, monsieur, que des liens indis- » solubles vous attachent à une autre. »

PAUL, *irréfléchi.*

C'est bien!

Mme PERLANGE, *bas.*

Vous l'approuvez donc? C'est mon langage.

PAUL, *à part.*

Quelle situation!

MORAN, *sans lire, cherchant.*

« A une autre, oui, il est vrai, je suis attaché, » enchaîné, je traîne le boulet.»

Mme MORAN, *à part.*

Le boulet! il me compare à un boulet.

MORAN, *lisant.*

« Si ma femme eût été douce et bonne...» (*Cherchant.*) Douce et bonne... (*A part.*) Je ne peux jamais retenir ces deux mots. (*Il lit.*) « Et si, d'un » autre côté, votre mari ne vous eût point ou- » tragée par un lâche abandon, je n'aurais peut- » être pas songé à vous aimer. »

Mme MORAN, *à part.*

Ils ont toujours des raisons!

CONSTANCE.

« Oui, il est vrai, il me délaisse, il m'aban- » donne. »

MORAN.

« Il vous méprise même. »

Il retourne le feuillet.

PAUL, *très-agité, à part.*

Oh! c'est affreux!

Mme PERLANGE, *bas, à Paul.*

Vous ne me parlez plus de votre amour?

PAUL, *bas.*

Ah! il s'augmente encore de toute l'indignation.

CONSTANCE, *lisant.*

« Oui, sans doute, cela va jusqu'au mépris, » jusqu'à l'aversion. Et qu'ai-je fait, grand Dieu! » pour mériter des procédés aussi cruels? »

MORAN, *lisant.*

« Pas plus que je n'ai fait pour mériter les » effroyables ouragans de ma femme. »

Mme MORAN, *à part.*

Tu les mérites maintenant.

MORAN, *lisant.*

« Ainsi, mon ange, il n'y a rien de coupable » dans notre amour; tout le justifie, tout l'auto- » rise : on nous y a forcés. »

CONSTANCE, *lisant.*

« Oh! mais, je crains... »

MORAN, *lisant.*

« Que crains-tu? mon inconstance? Je t'aimerai » jusqu'au dernier soupir! »

CONSTANCE.

« Mais mon mari? »

MORAN, *récitant.*

« Ton mari? qu'est-ce que c'est qu'un mari? » Ma femme m'empêche-t-elle de t'aimer? Que » nous importent les préjugés du monde? (*Il se » détourne et regarde un tableau.*) Viens, oh! viens! » le temps fuit, la vie passe, et, plus tard, le » bonheur est impossible. Il ne reste plus que » le regret d'avoir respecté des lois injustes et » barbares. »

PAUL, *à part.*

Le lâche!

Mme PERLANGE, *à part.*

Il ne songe plus que je suis là!

MORAN, *récitant.*

« Eh bien! tu ne réponds pas; tu me laisses » aimer tout seul; tu veux me voir mourir? Eh » bien! tu seras satisfaite. Je cours...»

Il s'assied.

CONSTANCE, *à l'autre extrémité.*

« Arrête... viens; mon amour est plus fort que » ma raison. Viens sur mon cœur. »

MORAN, *toujours très-loin.*

« Oui, sur ton cœur, toujours, toujours... Va, » oublions le monde. Le monde, pour toi, c'est » moi; pour moi, c'est toi... Il n'existe rien en » dehors de nous... Oh! que je t'aime! Reste ainsi » dans mes bras! »

Il embrasse le dossier de la chaise.

Mme MORAN, *éclatant.*

Quelle horreur!

PAUL, *de même.*

Malédiction!

MORAN, *écoutant.*

J'ai entendu... Nous sommes surpris!

Moran et Constance fuient précipitamment par le fond à gauche; Mme Moran secoue la porte du cabinet; la trouvant fermée, elle disparaît par la chambre qui fait suite. Paul repousse Mme Perlange, qui feint de vouloir le retenir; il ouvre violemment la porte du cabinet de droite, où il est enfermé, s'élance sur la scène, regarde et cherche autour de lui un instant; puis il court au fond, où Mme Perlange l'a devancé et l'arrête.

SCENE VIII.

PAUL, Mme PERLANGE.

PAUL.

Où est ce misérable? Où est-elle, cette infâme?

Mme PERLANGE, *vivement, l'arrêtant au fond.*

Très-bien! Je vous approuve, monsieur Paul; ne l'oubliez pas; vous venez de le dire, et ce sont des paroles sorties de votre conscience : le séducteur est un misérable, et celle qui trahit ses devoirs une infâme. Vous l'avez dit! (*Riant.*) Heureusement, ceci n'était qu'une comédie.

PAUL.

Une comédie?

Mme PERLANGE.

Oui : M. Moran et Constance répétaient leur rôle. Mais maintenant, monsieur, vous le comprenez, chaque mot d'amour qui sortirait de votre bouche serait une injure et pour vous et pour moi. Nous ne pouvons plus échanger ensemble que des procédés et des paroles qui expriment la plus délicate estime, et même, si vous voulez, la plus pure amitié. Monsieur Paul, mon pardon est à ce prix.

PAUL, *après un grand effort.*

Eh bien! madame, dès demain, sous un prétexte, je quitterai votre maison ; mais auparavant dites-moi que vous êtes heureuse, et je partirai, heureux de votre bonheur.

Mme PERLANGE.

Le bonheur? il est dans le devoir. Oui, monsieur Paul, je suis heureuse, surtout de pouvoir vous tendre la main et vous dire : Paul, je vous estime.

SCÈNE IX.

MORAN, Mme MORAN, CONSTANCE, Mme PERLANGE, PAUL.

Mme Moran traîne son mari par le collet ; Constance cherche à la calmer.

Mme MORAN.

Oh! tu n'échapperas pas. Monsieur Paul, je vous dénonce un séducteur. Il fait la cour à votre femme.

CONSTANCE.

C'est une calomnie.

Mme MORAN.

Monsieur Paul, rendez-moi; rendez-moi ce service. J'aime mieux le voir mort qu'infidèle.

Mme PERLANGE.

Doucement! doucement! je ne veux pas que ma comédie finisse comme un drame. Rendez-moi vos rôles.

Elle prend le rôle de Constance et le donne à Paul ; le rôle de Moran et le donne à sa femme.

Mme MORAN.

Des rôles de comédie?

Mme PERLANGE.

Que nous répétions pour la fête de M. Perlange.

SCENE X.

LES MÊMES, BÉLANCOUR, PERLANGE.

BÉLANCOUR, *à Perlange, souriant.*

Allons, allons, calme-toi.

PERLANGE, *sortant de la chambre, seconde porte à droite.*

Ma chère amie, c'est désolant! Je reviens de la pêche, c'est très-fatiguant; j'entre là, et je ne trouve ni mon verre d'eau sucrée, ni ma robe de chambre, ni mon domestique.

Mme PERLANGE, *désignant les autres.*

Quand on a des hôtes aimables, on se doit à eux. Tu ne peux recevoir que le sixième de mes soins.

PERLANGE.

Le sixième? ce n'est pas assez pour vivre, pour vivre heureux.

Mme PERLANGE, *bas, à Bélancour.*

Tout va bien : Paul est guéri.

BÉLANCOUR.

Ce bon Perlange a raison. Depuis une semaine, nous sommes importuns. Nous partirons demain. Il est temps que nous allions voir la capitale, comme c'était notre projet.

PERLANGE.

Paris est magnifique en ce moment.

Mme MORAN, *qui a parcouru le rôle, dit à son mari.*

Comment! c'était un jeu?

MORAN.

Certainement.

Mme MORAN, *se précipitant sur lui.*

Alors, embrasse-moi.

MORAN, *la repoussant comiquement.*

Non, madame, vous ne le méritez pas. Nous verrons plus tard. (*A part.*) Le plus tard possible.

Mme MORAN, *bas, à Mme Perlange.*

J'ai compris votre scène. Je ne laisserai plus paraître ma jalousie.

Mme PERLANGE, *bas.*

Vous ferez bien.

Mme Moran s'élance de nouveau sur son mari effrayé.

CONSTANCE, *bas, à Mme Perlange.*

Désormais je veux être aux petits soins et aux petits reproches avec mon mari.

Mme PERLANGE, *bas.*

Elle pousse les deux femmes vers leurs maris.

Oui, aimez-le : il le mérite.

BÉLANCOUR, *à Perlange.*

Ah! quelle femme tu possèdes-là! Tu dois l'adorer à genoux.

PERLANGE, *passant du côté de sa femme.*

J'aime mieux l'adorer dans un bon fauteuil.

Mme PERLANGE, *les regardant tous.*

Eh bien! il paraît que tout le monde est d'accord.

Mme MORAN.

Oh! maintenant, je suis heureuse : voyez.

Elle caresse son mari et lui tape sur la joue en chantant :

AIR : *du Postillon de Lonjumeau.*

Mon petit mari,
Tu seras chéri, etc.

Tandis que la musique se fait entendre pianissimo.

Mme PERLANGE, *très-heureuse et très-épanouie, à Perlange.*

Mon ami, je suis toute à toi.

PERLANGE.

Enfin, ma femme est à moi, rien qu'à moi : c'est un privilége.

ENSEMBLE.

Mon petit mari, etc.

FIN.

PARIS. — Imprimerie de Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief